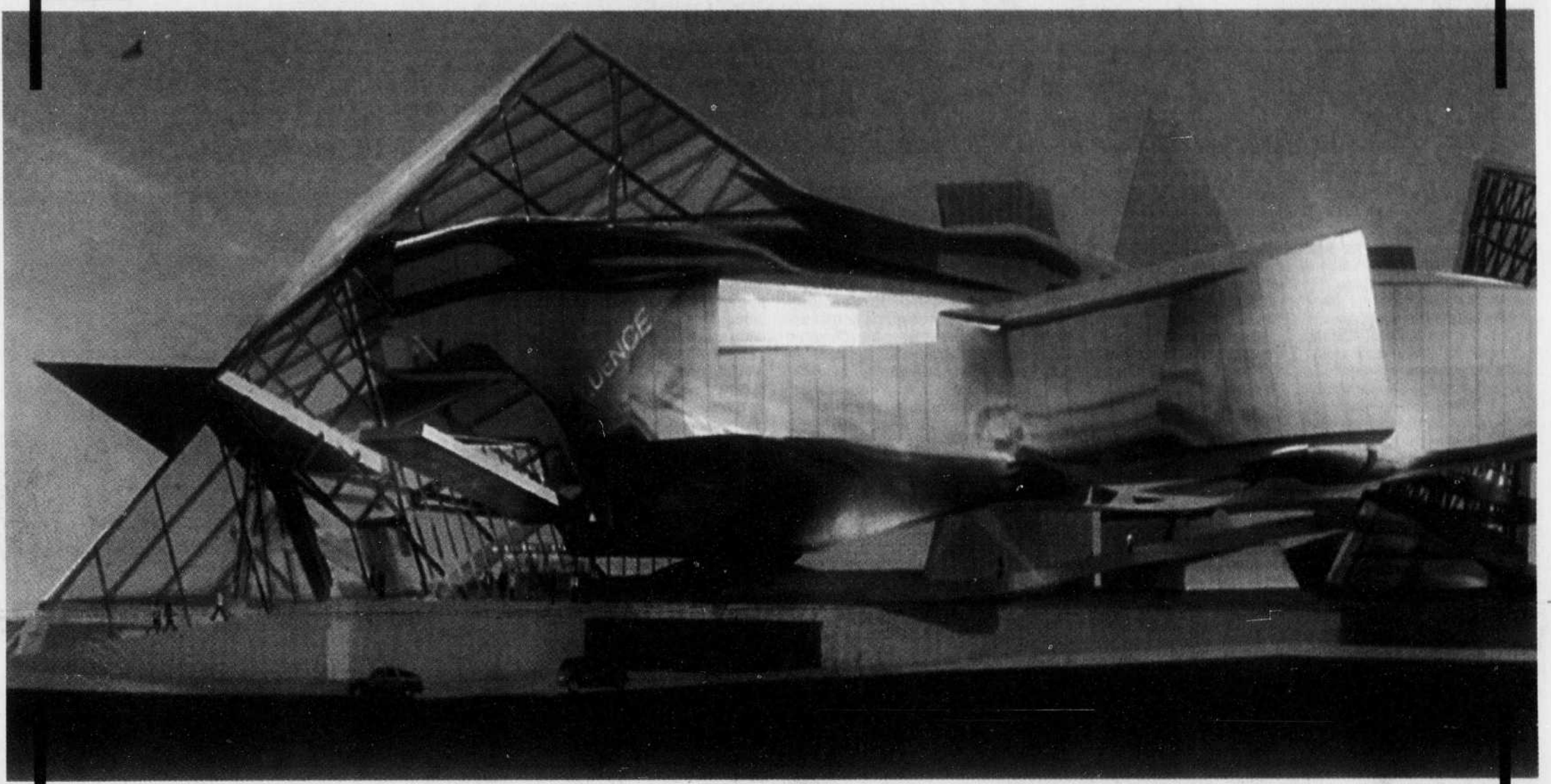


LES ARTS

SOURCE: MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE LYON

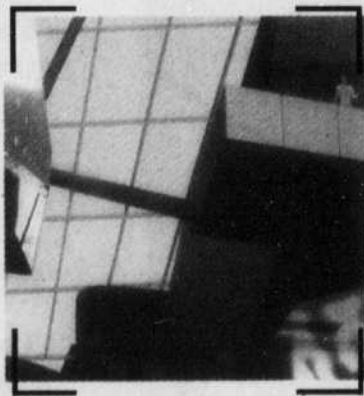
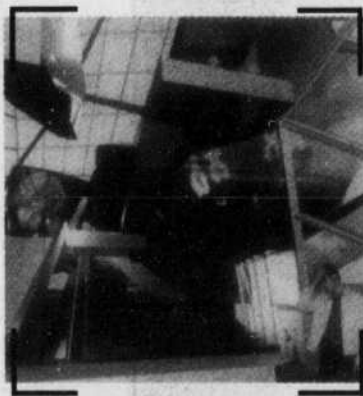


Projet de Coop Himmelb(l)au.

FAÇADE OUEST

Le Musée des confluences Un Bilbao lyonnais

En 2005, la ville de Lyon sera dotée d'un signe architectural éloquent. Le bâtiment sera le point de mire de tous ceux qui habiteront la ville ou qui seront tentés de la fréquenter. On en parle déjà en le comparant au fameux musée Guggenheim de Bilbao. Le Musée des confluences sera érigé sur une presqu'île au confluent de la Saône et du Rhône. Le projet muséal est le deuxième en importance dans toute la France. Soyons un peu chauvins: il est également le symbole par excellence de l'exportation de l'expertise enviable acquise par le Québec dans le domaine de la muséologie. Les architectes du projet sont autrichiens, le directeur du musée est québécois. Il s'agit de Michel Côté, l'un des piliers du Musée de la civilisation à Québec, établi en France il y a presque deux ans pour y construire ce flamboyant musée.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le projet du Musée des confluences figure actuellement au deuxième rang en importance des projets muséaux en France. Seul le projet parisien du Musée d'art et d'ethnographie des peuples et cultures d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et d'Amériques le surpasse en ampleur, et il décline de peu le chantier du futur Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille. L'agence autrichienne Coop Himmelb(l)au (littéralement, «le ciel bleu») a remporté le concours instauré afin de parvenir à satisfaire les attentes du département du Rhône, désireux de se doter d'un équipement muséal inédit. Il y a près de deux ans, c'est à Michel Côté qu'ont été confiés les rênes de ce projet, qui se veut un prolongement du Muséum d'histoire naturelle de Lyon et prévoit un plan de redéploiement complet.

Abîmé par les poussées de l'industrialisation, le site de construction est une vaste zone abandonnée. Stratégiquement situé à l'une des entrées de la ville où l'autoroute A6 déverse des centaines de milliers de véhicules automobiles chaque jour, sur une presqu'île faite de marécages remblayés, le site choisi est considéré, dans son aménagement, comme s'inscrivant dans le plus grand programme français de réfection urbaine.

Cent cinquante acres s'appêtent à être redéfinis. La presqu'île se cache derrière la monstrueuse et colossale gare Perrache, qui scinde la ville en deux. Un marché international, installé sur le site à l'heure actuelle, devra déménager. L'autoroute — la chose semble impensable ici — sera transformée, réduite, pour épouser la forme que prend ce qu'à Paris on appelle une «coulée verte», c'est-à-dire une sorte de boulevard urbain bordé d'arbres. Un parc de verdure longera la Saône. Un port de plaisance pour relier les deux fleuves est prévu. Plus de 100 000 \$ seront consacrés à déplacer une bouche de métro afin de favoriser les échanges entre les zones qu'occupe le grandiose projet.

Trois volets

En 1998, alors directeur des expositions du Musée de la civilisation du Québec, Michel Côté avait été nommé au conseil exécutif du Conseil international des musées, rattaché à l'UNESCO. Il était alors le premier Québécois à occuper une fonction au niveau supérieur de cet organisme mondial qui comptait alors 15 000 membres dans 147 pays. Il est donc juste de le considérer comme un crack de la muséologie mondiale. À la suite d'un concours international lancé en 1997 par le département du Rhône, Côté et son projet de mutation ont été retenus. L'ancien directeur des relations internationales du Musée de la civilisation à Québec a pour mandat de rénover de fond en comble la vieille institution lyonnaise.

VOIR PAGE C 2: MUSÉE



CHRONIQUE

Étoiles de Paris

Page C 2

DANSE

Mise à nu

Page C 3

MÉDIAS

Un concept et des rumeurs

Page C 6

Cinéma

Page C 4

Jazz

Page C 6

Musique

Page C 7

LES ARTS

Rumeurs et étoiles de Paris

Après le Festival de Cannes, sonnée par douze jours de délires cinématographiques, j'avais décidé de me laisser digérer quelques jour par Paris. À côté du tumulte de la Croisette, la rumeur urbaine et la chorale des klaxons deviennent un doux ronron apaisant. D'autant plus apaisante, la ville, quand je demande à la voix chaude de Philippe Noiret de prendre le relais des clameurs, le soir venu. Suffit pour ça de grimper à Montmartre au petit théâtre de l'Atelier. Descendu de son écran, le grand acteur est venu se poser sur ces planches-là. Et comment résister à l'envie d'y regarder de plus près? Faire relâche de cinéma, je veux bien, à la condition de voir ses interprètes se matérialiser devant moi dans la fragilité de la scène.

Noiret au théâtre. Ça fait tout drôle. Les planches, il les avait pourtant laissées tomber à la fin des années 50. Assez pour que la légende brumeuse s'empare de ses performances de comédien de scène. C'est si abstrait, une légende... Même lui s'en est soudain lassé.

Philippe Noiret joue dans une pièce de Yasmina Reza. Fort bien, sauf qu'il n'est pas le seul à s'y piquer. Richard Berry et Catherine Frot, sur d'autres planches ailleurs dans la ville, en font tout autant. Tiens, tiens, ça se rue au portillon de la dramaturge!

Si vous vous demandez «pourquoi Yasmina Reza?», c'est faute de connaître son succès planétaire. Depuis le premier triomphe de sa pièce *Art*, il y a sept ans, Reza a droit au tapis rouge et à la gloire. Paris, Athènes, Vienne, Londres et New York s'arra-



Odile Tremblay

chent ses œuvres adaptées en 35 langues. Et les plus grands comédiens se bousculent pour lancer ses répliques cinglantes. D'où ma double plongée parisienne dans le bain d'acide rézanien.

Au moment où je vous écris, deux de ses pièces tiennent donc l'affiche à Paris. Il y a d'abord *Trois versions de la vie* (en reprise) au théâtre Antoine, boulevard Strasbourg (avec Richard Berry, Stéphane Freiss, Catherine Frot et Yasmina Reza elle-même), puis *L'Homme du hasard* à l'Atelier (avec Philippe Noiret et Catherine Rich.) Or, pour un auteur contemporain, avoir deux pièces montées en même temps à Paris et mettant en scène la crème des acteurs français, ça s'appelle, en langage clair, une consécration. Allez savoir si ça la grise. Je la sens trop lucide pour tomber dans la vanité de ces pièges-là.

Définir le monde de Yasmina Reza n'est pas chose aisée. Faudrait y glisser le ton, la couleur, l'humour qui efface l'amertume. Mettez trois tasses d'ironie, un doigt de perversité, un regard noir et piquant, un je ne sais quoi d'intemporel mêlé à la salade de sai-

son contemporaine. Ajoutez des personnages, des artistes, des intellectuels, des bourgeois souvent, se débattant avec leurs zones d'ombre comme des insectes dérisoires sous son impitoyable microscope. Elle grince et elle fait rire, Yasmina Reza. Ses répliques sont de vrais coups de bistouri. «Un mélange de Molière et de Woody Allen», tranchait *Newsweek*. Intelligente dramaturge, quoiqu'inégale évidemment, comme tous les créateurs.

Hélas, dans son *Homme du hasard*, Noiret m'a déçu un brin. C'était lui, pourtant, avec son rire, sa stature, mais soudain moins royal, plus hésitant qu'à l'écran. Ce rôle de misanthrope seyait-il mal à sa bonhomie naturelle? Peut-être, après tout. Un peu rouillé, le grand Noiret, ou simplement intimidé par le théâtre. C'est comme ça, du moins, qu'il m'est apparu dans ce théâtre montmartrois, que les noms de Noiret et Yasmina Reza n'avaient pas suffi à remplir. D'ailleurs, les Parisiens n'ont pas servi d'ovation à leur ténor, comme c'est systématiquement de mise à Montréal. On est si bon public, chez nous... L'éloge en perd sa portée. À Paris, au contraire, le retour au théâtre peut être une école d'humilité retrouvée. Je levai mon chapeau à Noiret d'avoir eu le courage de se remettre en danger.

Il est pourtant brillant mais un peu froid, ce pas-de-deux à bord d'un train entre un écrivain célèbre et une de ses admiratrices. *L'Homme du hasard* érige une sorte de pont fragile entre deux êtres qui soliloquent. Étonnant, le dénouement optimiste que Reza s'y offre. Elle s'abonne d'habitude au désenchantement des portes claquées. On ne peut grincer

des dents tout le temps, même quand on s'appelle Yasmina Reza.

Transplantée, le lendemain, au théâtre Antoine devant sa pièce intitulée *Trois versions de la vie*, je l'ai vue balayer toute idée de *happy end*. Place au marmot qui braille, à l'astrophysicien en mal de succès, au rival à qui tout réussit et au double ménage qui boitille. *Trois versions de la vie*, c'est trois moutures d'une identique soirée catastrophe, avec les mêmes ingrédients chaque fois dosés de façon déferente. Richard Berry et Catherine Frot, en couple dérisoire plein de déceptions mal assumées, crévent les planches du théâtre Antoine, elle si cinglante, lui si pitoyable.

Et Yasmina Reza? Dans sa peau de comédienne (elle incarne l'épouse bafouée du grand homme), on la voit se confondre avec ses pièces: un air de ne pas y toucher, un sourire qui flirte avec l'absurde, un corps gracieux, une tête sensible mais revenue de tout, un jeu un peu râpeux.

Je la regardais comme on regarde une énigme, pensant à cette femme qui connut des hauts, des bas, qui creva de faim longtemps avec ses pièces sous le bras et fut snobée par toute une élite théâtrale. Un jour, pour elle, le vent a tourné. Le succès, ça va, ça vient. On a applaudi Yasmina Reza après la représentation, mais pas d'ovation pour elle non plus. Le théâtre s'est vidé. Un pickpocket s'est emparé du sac de ma voisine de métro. La rumeur parisienne a digéré l'univers de la dramaturge, comme elle digère toute chose.

otremblay@ledevoir.com

MUSÉE

Le directeur refuse la vieille opposition entre expositions temporaires et permanentes

SUITE DE LA PAGE C 1

Le musée sera redéployé en trois lieux. L'ancien édifice sera transformé pour devenir, en 2003, un musée des cultures du monde, «un musée de la culture européenne et extra-européenne. Il s'agit de se servir de la science pour expliquer l'environnement». Le Muséum d'histoire naturelle de Lyon est logé dans un bâtiment du XIX^e siècle. À plusieurs égards, il est un digne représentant d'une muséologie tombée en désuétude, non seulement avec des collections disparates, de l'ethnographie (principalement tournée vers l'Asie), de la géologie, de la paléontologie et de la zoologie, mais aussi avec

des vitrines poussiéreuses, des avarès de renseignements, dont les objets se meurent dans un contexte statique.

Les remarquables collections du musée devront être élargies pour embrasser un aussi vaste programme (l'entreprise est déjà lancée, notamment par diverses expositions présentées à l'heure actuelle et consacrées aux collections privées de donateurs). Deuxième volet de ce gigantesque programme, un édifice existant sera lui aussi transformé pour recevoir les réserves du musée (3400 mètres carrés). L'aménagement de ce volet est en cours.

À Lyon, comme ailleurs en France, cette conception désuète de la muséologie est en train de rendre les armes. Le premier

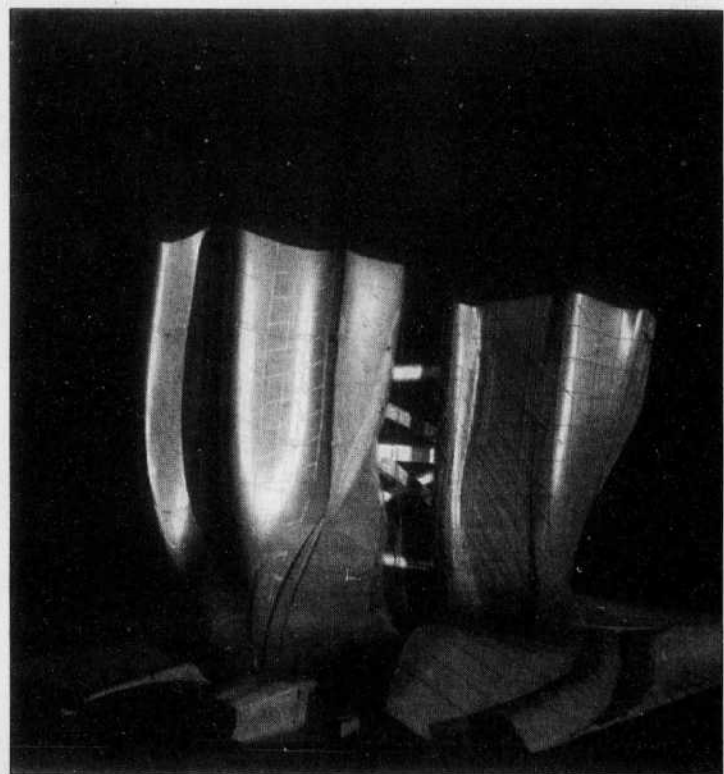
signe de ces changements est visible dans l'enceinte de l'ancien musée. Dès son arrivée, le nouveau commissaire s'est appliqué à mettre progressivement ses salles à un goût du jour méticuleusement conçu. Présentation dynamique, recours à la technologie sans pour autant verser dans l'interactivité servile: les salles se sont animées. Le cycle des expositions également. D'abord, l'exposition *Lunes*, en cours lors de notre passage à Lyon, il y a deux semaines, traite de la fascination qu'exerce l'astre doré sur l'imaginaire de l'humanité, comme son sous-titre en fait état: «De l'Antiquité à Armstrong à travers l'histoire, la poésie, les explorateurs, les croyances populaires, le cinéma, la littérature».

Grâce à des expositions faisant appel à l'actualité, comme celle intitulée *La Vache folle*, et diverses autres activités, comme cette grotte reconstituée dans laquelle les enfants peuvent s'initier à l'art pariétal et à ses techniques préhistoriques, ainsi que deux salles complètement revampées, Côté et son équipe ont réussi à doubler la fréquentation du musée, un nombre «toujours en augmentation», révèle le principal intéressé.

Un nouveau musée

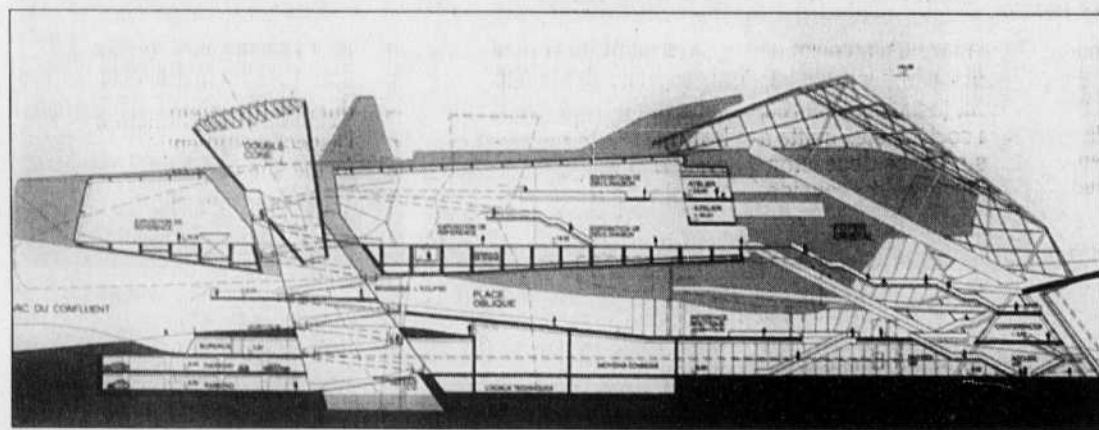
«Le Musée des confluences est un lieu de rencontres, un lieu interdisciplinaire, thématique, entre science, société et sciences humaines», affirme Michel Côté, interviewé à Lyon il y a deux semaines. Selon les propres termes du directeur, l'ancien musée était un édifice «désuet». «Il fallait réhabiliter le vieil édifice et restaurer une muséologie dépassée», explique-t-il. Patiemment, avec une passion manifeste, M. Côté expose les principaux enjeux du nouveau réseau de musées (l'idée lui tient à cœur et dépasse la dimension locale, en ce qu'elle cherche à impliquer dans le projet les institutions muséales nationales).

La commande stipulait que le nouvel édifice envoie «un signal architectural fort, un symbole pour Lyon». Deuxième critère d'importance, qui en dit long sur la manière avec laquelle le directeur entend définir son program-



SOURCE MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE DE LYON

Un des projets écartés, celui de Peter Eisenman.



SOURCE MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE DE LYON

Coupe de la façade est du nouveau musée conçu par la Coop Himmelb(l)au.

me muséal, les plans devaient «répondre au programme scientifique du musée. Ce ne sont pas les architectes qui vont faire les expositions». Les salles sont prévues comme des boîtes noires vides, modifiables à l'infini. Sur ce point, Côté est on ne peut plus clair, comme il l'est sur les raisons pour lesquelles les six autres projets finalistes n'ont pas été retenus: peu sécuritaires, des salles qui ne débouchent pas, des projets hors échelle pour la ville, des couloirs interminables ou des espaces perdus. En expliquant les raisons des refus du comité de sélection, Michel Côté laisse deviner sa vision de la muséographie.

Le directeur refuse la vieille opposition entre expositions temporaires et permanentes, «des références au temps qui ne veulent rien dire». Il lui préfère les

concepts d'exposition «synthèse et de référence» et d'exposition de «déclinaison». Il tient à une fluidité dans les salles d'exposition, tout comme dans les espaces les joignant. Le concept de la Coop Himmelb(l)au l'a emporté parce qu'il est très fonctionnel. Divers dessous de scène prévoient le passage des fils et devraient permettre des effets théâtraux de muséographie. Par ailleurs, le parcours est diversifié: «Si on veut que les gens restent quatre ou cinq heures, ces espaces doivent l'être». Polyvalent, nul doute que le Musée des confluences, ce «nuage de cristal», deviendra (les trois volets devraient avoisiner les 163 millions de dollars) l'être métamorphique désiré.

Bernard Lamarche a séjourné à Lyon à l'invitation de la Délégation générale du Québec à Paris.

RECTIFICATIF

Contrairement à ce qui a été écrit dans le cahier *Été culturel* du *Devoir* des 11 et 12 mai derniers, l'exposition *Pierre Gauvreau et son monde* n'a jamais été présen-

tée l'été dernier au Musée du Bas-Saint-Laurent. Il est vrai que l'exposition avait été annulée à la toute dernière minute et elle n'a donc jamais eu lieu. Toutes nos excuses.

ALCAN
frontières
SPECTACLE ANNUEL
École nationale de
cirque

COMPLET les 5, 8 et 9 à 20 h

5 AU 10
JUIN 2001
VIEUX-PORT DE MONTREAL
SOUS GRAND CHAPITEAU

En vente chez:
ADMISSION

(514) 790-1245
www.admission.com

Billets: 20 \$
(12 ans et moins: 10 \$)

LA SÉRIE POWER CORPORATION DU CANADA

Jeune Ballet du Québec & l'École Supérieure de danse de Marseille
26 juillet, 20 h 30

La crème de la jeune relève québécoise et française.

Rambert Dance Company Première Canadienne!
27 & 29 juillet, 20 h 30

La plus ancienne et la plus importante compagnie de danse moderne d'Angleterre.

L'Orchestre de Chambre I Musici
28 juillet, 20 h 30

Présente un Hommage à Verdi avec la soprano Giana Corbisiero et le ténor Marc Hervieux

Andrea Bordman
31 juillet, 20 h 30
Grande première de la carrière solo de cette danseuse étoile des Grands Ballets Canadiens

PPS DANSE
1er août, 20 h 30
Présente BAGNE pour femmes
Acclamé par le public et la critique à New York.

Complexions Première Canadienne!
2 & 4 août, 20 h 30
Pour cette jeune compagnie New Yorkaise qui connaît un succès international.

Kate et Anna McGarrigle
3 août, 20 h 30
De retour dans leur village natal.

Le Festival des Arts
DE ST-SAUVEUR

26 juillet au 5 août 2001

Spectacles gratuits
sur la scène extérieure!

Bia • Chantier • Montréal Tango
Juan José Carranza
Mazik • Le Grand Déangement

Réservation : 450.227.0427

Admission : 514.790.1245 / 1.800.361.4595

www.artssaintsauveur.com

Patrimoine
canadien

CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

LE DEVOIR

LES ARTS

THÉÂTRE

L'actrice qui rêve

SOPHIE POULIOT

« Quand j'étais petite, je me demandais: est-ce que les êtres à qui on rêve existent dans un univers parallèle? Au fond de moi, même si c'est absurde, je crois que oui. C'est un peu ça le point de départ de tout ce projet », confie Marie Brassard, auteure, metteuse en scène et unique interprète de *Jimmy*, créature de rêve, présenté du 4 au 7 juin à la salle Jean-Claude Germain dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques. La performeuse y reprend le personnage qu'elle

FTA

ser le public en tant que psychothérapeute. J'essaie plutôt de tirer le potentiel poétique du matériel que forment mes rêves. C'est pourquoi c'est le personnage rêvé qui parle de l'actrice et non l'inverse », explique la comédienne. Vêtue en homme et la voix modifiée par un procédé électronique, la métamorphose est saisissante.



Marie Brassard

Jimmy promet d'offrir une facture épurée, intimiste, et de provoquer des émotions nuancées, mais non moins intenses

avait créé en décembre dernier, à l'Espace libre, en guise de première partie de la pièce *Pension Vaudou*, véritable petit musée des horreurs où défilaient les figures des plus étranges aux plus perverses, une imagerie tout à fait cohérente avec le personnage conçu par la créatrice.

Marie Brassard avait donc profité de cette occasion pour tester, d'une part, ses facultés relatives à l'écriture solo, ainsi que, d'autre part, le plaisir qu'elle pouvait en retirer. Sur tous les plans, l'expérience s'est avérée concluante. Ainsi l'artiste s'est-elle non seulement remise à l'écriture, mais elle a voulu poursuivre son travail sur les rêves, un projet qu'elle caressait déjà depuis quelques années. « Ça fait très longtemps que j'ai ça dans la tête. J'ai écrit mes rêves de façon régulière pendant environ deux ans. J'ai accumulé une banque de rêves, si on veut. Les histoires sont

très intéressantes, elles sont fascinantes, étranges, profondes. Les situations dans lesquelles on est plongé lorsqu'on rêve créent des émotions d'une telle intensité et qui parfois n'ont pas de rapport direct avec l'action qui est vécue et ça c'est intéressant pour moi. Par exemple, on peut vivre en rêve une situation qui dans la vie serait terrorisante, mais dans le rêve, ça nous excite sexuellement. Il y a une sorte de décalage entre l'émotion et la situation. C'est quelque chose que je trouve fascinant et qui est très rarement exploité au théâtre, où on essaie généralement de faire correspondre l'émotion à l'action. »

La créature de rêve de Marie Brassard raconte donc à l'auditoire son interminable périple d'un esprit endormi à l'autre, tout en lui faisant part de ses propres aspirations. Jimmy est un coiffeur homosexuel. Il est né des fabulations nocturnes d'un militaire homophobe, qui s'est réveillé au moment précis où Jimmy allait poser ses lèvres sur celles de l'homme... de ses rêves. Ensuite, l'être de songe a été récupéré, curieusement, par le rêve d'une actrice montréalaise. « Je n'avais pas le désir d'utili-

ser le public en tant que psychothérapeute. J'essaie plutôt de tirer le potentiel poétique du matériel que forment mes rêves. C'est pourquoi c'est le personnage rêvé qui parle de l'actrice et non l'inverse », explique la comédienne. Vêtue en homme et la voix modifiée par un procédé électronique, la métamorphose est saisissante.

Néanmoins, au dire de la principale intéressée, cette transformation intégrale n'est pas la principale difficulté que présente le projet. Ce premier spectacle entièrement solo, inspiré d'une matière des plus intimes, commande un processus de création se situant à l'opposé des expériences antérieures de Marie Brassard, qui jusqu'à présent n'avait exploré, essentiellement, que l'univers des créations collectives. Pensons aux spectacles *La Trilogie des dragons*, *Le Polygraphe* (aussi adapté au cinéma), *Les Sept Branches de la rivière Ota*, *Geometry of Miracles*, entre autres, qu'elle a coécrit avec Robert Lepage, ainsi qu'aux films *Upside Down* de la réalisatrice Jane Thorburn et *Suspect n° 1* de François Girard, pour ne citer que ceux-là. « J'ai dû m'isoler énormément. C'est un peu à l'envers de la plupart des choses que j'ai faites jusqu'à maintenant. J'ai beau-

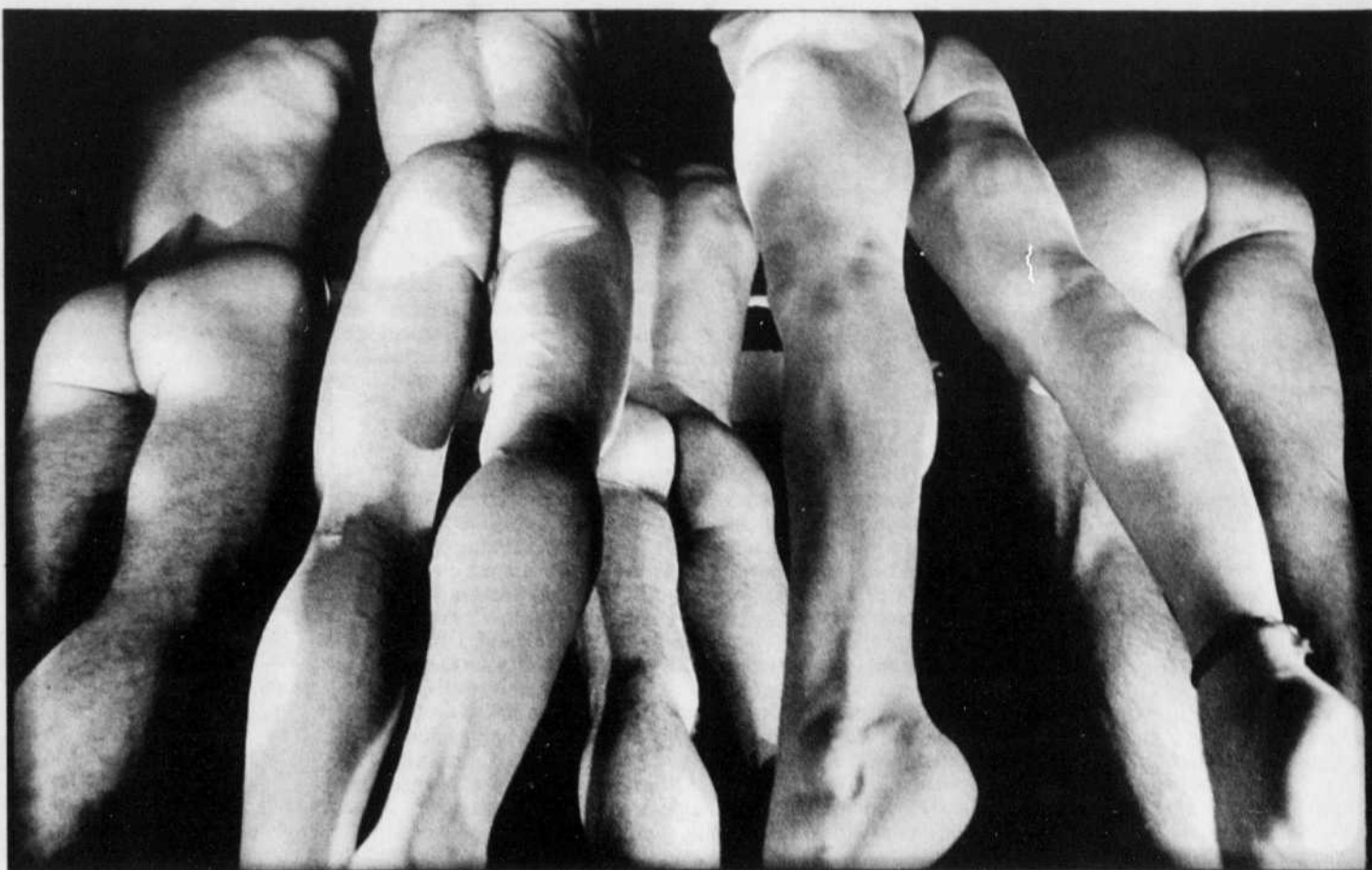
coup travaillé en collectif, où j'étais très à l'écoute des autres, à essayer de mélanger des imaginaires et à faire des compromis. Je suis très contente du travail que j'ai fait, notamment avec Robert Lepage, mais maintenant, et spécifiquement pour ce projet, j'ai besoin de savoir à quoi ressemble l'objet d'art qui peut sortir de moi. »

En l'occurrence, cet objet d'art qui est sorti de Marie Brassard promet d'offrir une facture épurée, intimiste, et de provoquer des émotions nuancées, mais non moins intenses, et ce en grande partie grâce à la présence remarquable de l'actrice. « Ce que j'écris n'existe que s'il est joué. Le jeu que j'explore fait aussi partie de mon écriture, au même titre que les mots. » Car, pour des êtres tels Jimmy, ce n'est pas tout d'avoir des choses à communiquer, il faut d'abord exister.

JIMMY, CRÉATURE DE RÊVE

Texte, interprétation et mise en scène de Marie Brassard
Du 3 au 6 juin
Au Théâtre d'Aujourd'hui

DANSE



ROLLINE LAPORTE

Entre corps immobile ou en mouvement, entre corps de chair, dévoilé dans sa vérité toute nue, et corps évanescents, effacés, *Amour, acide et noix* semble vouloir dépasser la simple mise en scène d'hommes et de femmes.

Mise à nu

À la suite du succès considérable d'*Amour, acide et noix* de Daniel Léveillé en février dernier, l'Agora de la danse remet l'œuvre au programme. Cinq représentations supplémentaires sont ainsi prévues, du 5 au 9 juin prochain. Une manière on ne peut plus digne de clore cette saison 2000-01.

ANDRÉE MARTIN

Le corps a ses raisons que la raison, quoi qu'on puisse en dire ou en penser, ne connaît pas toujours. Bref, le corps est une énigme. Une vraie. Tout scientifique modeste vous le dira (tout psychologue aussi). Inévitablement, le corps se rapporte à l'être qui l'habite, qui lui-même se rapporte au corps lui donnant accès à l'existence. L'un ne saurait s'imaginer sans l'autre. Et il y a quelque chose de fascinant dans cette rencontre, dans cette manière incontournable de confondre l'objet et le sujet.

Avec *Amour, acide et noix*, Daniel Léveillé joue en fait sur les deux terrains, comme sur l'ambiguïté que cette réalité bipolaire engendre. Si c'est de l'être humain qu'il s'agit dans ce quatuor pour trois hommes et une femme — Jean-François Déziel, David Kilburn, Dave Saint-Pierre et Ivana Milicevic —, le corps est cependant très présent. La jeunesse des interprètes et leur évidente nudité, prise comme état de fait et non de choc, y sont indubitablement pour quelque chose. Ainsi, dans *Amour, acide et noix*, les corps sont jeunes, nus, sans artifices vestimentaires.

Artiste-chorégraphe de la première heure à Montréal et issu, comme ses homologues Paul-An-

dré Fortier, Édouard Lock, Ginette Laurin, etc., du groupe Nouvelle Aire, Daniel Léveillé a toujours été reconnu pour sa franchise artistique. Refusant la complaisance, il a constamment tenté de résister à la pression des modes comme à celle du marché. C'est une position à laquelle il a toujours tenu fermement et que, visiblement, il n'a jamais cessé de défendre, malgré les difficultés et les dangers que cela a pu entraîner. En ce sens, ses pièces témoignent d'un parcours unique dont le dénominateur commun demeure le désir d'aller toujours au bout... d'une idée ou d'un point de vue, ou encore d'un pensée sur l'être humain, la danse, le corps, le monde, la société, etc., quitte à en faire des œuvres obsessionnelles, provocantes, ou considérées comme telles. *Le Sacre du printemps* (1982), *L'Exil ou la Mort* (1991), *Jules et Juliette* (1994), etc., sont toutes, à leur manière, des lectures directes et solides du monde et viennent confirmer le désir de Daniel Léveillé de dire et de monter, au-delà des règles et du bon goût.

« *Amour, acide et noix* est une intégration assez magique de tout ce que j'ai fait auparavant. Un bonheur comme celui-là, ça n'arrive qu'une fois tous les vingt ans. Et la dernière fois, à mon avis, c'était lorsque j'ai créé *Le Sacre du prin-*

temps. Essentiellement, je ne suis plus dans la danse-théâtre, comme dans beaucoup de mes œuvres antérieures. Cela dit, ce sont très clairement des êtres humains qui sont ici sur scène, avec toutes leurs composantes, y compris les émotions. » Ceux qui connaissent le corpus créatif de Léveillé se souviennent certainement de cette période où l'artiste poussait ses interprètes à répéter, à la limite du supportable, un même patron ou une même séquence gestuelle. Un leitmotiv chorégraphique qu'il semble ne pas avoir complètement évacué. « La répétition se retrouve dans cette pièce, mais elle est étonnamment tricotée serré. Ce quatuor est très chorégraphié. J'ai aussi réintégré un certain vocabulaire traditionnel de la danse. Et tout ça, avec une équipe de danseurs relativement jeunes. »

Affranchi de la théâtralité qui faisait d'eux des personnages (au sens dramatique du terme), les hommes et la femme d'*Amour, acide et noix* s'installent sur scène tout simplement comme des êtres humains. Ni plus ni moins. Et c'est déjà beaucoup. Ainsi, avec et à travers eux, le chorégraphe utilise le corps comme générateur d'images, d'émotions et de poésie, tout comme le véhicule d'une expression à la fois fine et brute de l'être, masculin ou féminin. Entre corps immobile ou en mouvement, entre corps de chair, dévoilé dans sa vérité toute nue, et corps évanescents, effacés, *Amour, acide et noix* semble vouloir dépasser la simple mise en scène d'hommes et de femmes. « D'une certaine manière, cette pièce est

très pure. Il n'y a rien de trop. Pas de fioritures. Il est peut-être possible de parler plus facilement de pureté ici, à cause de la nudité. Les quatre interprètes, et c'est un hasard, ont une peau blanche comme du lait. Aucun n'a le moindre petit tatouage, ce qui, pour cette génération, est une exception. Marc Parent a conçu l'éclairage en fonction de cette blancheur. À cause de cette conjugaison d'éléments, on a l'impression de voir sous la peau. On voit les muscles en détail, le cœur battre, etc. Et on a l'impression de pouvoir pénétrer dans cette pureté-là. » Léveillé nous révèle donc une certaine vérité-réalité des corps, non seulement émotive mais physique aussi.

En continuité avec *Utopie* — créé en 1998 pour 17 interprètes —, c'est donc à la fois la sensibilité humaine et corporelle que nous livre Léveillé avec *Amour, acide et noix*. Une sorte d'au-delà de la séduction, fréquemment associé à l'aspect vestimentaire, qui prend forme sur *Les Quatre Saisons* de Vivaldi, comme sur les musiques de Led Zeppelin et Rammstein. Mais derrière toute cette jeunesse mise en scène et l'humanité-amour qui en découle presque inévitablement, le chorégraphe désire aussi, et indirectement, redonner au corps sa beauté simple, sa noblesse, sa complexité et sa profondeur réelle. Une manière personnelle de s'élever contre les abus de corps tous azimuts pratiqués dans notre société, notamment l'usage du corps dans la publicité, donnant à l'enveloppe corporelle une image incroyablement monolithique.



L'Agora de la danse présente
Daniel Léveillé Danse

Amour, acide et noix
Supplémentaires
du 5 au 9 juin 2001 | 20 h

« [...] c'est une pièce belle et troublante qu'il nous a livrée, qui nous poursuit des jours après... un hommage à la beauté et à la fragilité du corps. »
Isabelle Poulin | Un dimanche à la radio - à la Chaîne culturelle de Radio-Canada

« La provocation qu'entretient toujours Léveillé découle cette fois moins de la nudité des corps que du dénuement efficace du geste. »
Frédérique Doyon | La Presse

« ... a challenging, but compelling and unique experience. »
Susi Lovell | The Gazette

« Cette pièce d'une heure qui passe en une minute [...] le corps humain en action dans *Amour* est d'une beauté inouïe. »
François Dufort | DFDance

Chorégraphe : Daniel Léveillé
Assistante à la chorégraphie, répétitrice : Marie-Andrée Gougeon
Interprètes : Jean-François Déziel, David Kilburn, Ivana Milicevic et Dave Saint-Pierre
Musique : Les Quatre Saisons de Vivaldi. En contrepoint : Rammstein et Led Zeppelin
Lumières : Marc Parent

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER 790-1245

Bristol-Myers Squibb PRÉSENTE

D'amour et de danse
EN ASSOCIATION AVEC LA PLACE DES ARTS

UNE SOIRÉE DE DANSE PRESTIGIEUSE POUR LA LUTTE CONTRE LE SIDA

LE JEUDI 7 JUIN 2001 À 20 HEURES

ANIK BISSONNETTE ET MARIO RADACOVSKY ANDREA BOARDMAN ET SYLVAIN LAFORTUNE PASCALE BISSIÈRES ET MARC BELAND LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL LE BALLET NATIONAL DU CANADA LE CIRQUE DU SOLEIL AVEC OLEG & TATIANA HUBBARD STREET DANCE CHICAGO MONTRÉAL DANSE O VERTIGO

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pds.ac.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

L'art de se protéger

ARTISTES ET ORGANISMES COMMUNAUTAIRES S'UNISSENT POUR LA PRÉVENTION DU VIH/SIDA

LES 6 ET 7 JUIN 2001 DE 12 À 20 HEURES SUR L'ESPLANADE DE LA PLACE DES ARTS ENTRÉE LIBRE

www.damouretdedanse.com

La Chambre bleue

La Chambre bleue, librement inspirée de *La Ronde* d'Arthur Schnitzler

« Le Théâtre du Rideau Vert a réussi un coup de maître... C'est ça la magie du théâtre. Et de grâce ne ratez pas un tel événement ! »
Jean Beaunoyer - La Presse

avec Jeanne Richard et Patricia Ruel

théâtre du rideau vert

Du 22 mai au 16 juin 2001

Traduction : Maryse Warda

Mise en scène : Serge Denoncourt

Avec Pascale Desrochers et Normand D'Amour

(514) 844-1793 - www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier.



SPEL

La Presse

Affichage Astral Media

Télé-Québec

ARTS

CINÉMA

Un objet informe et désespérant

NUIT DE NOCES

D'Émile Gaudreault. Avec François Morency, Geneviève Brouillette, Pierrette Robitaille, Yves Jacques, Diane Lavallée. Scénario: Émile Gaudreault, Marc Brunet. Image: Daniel Jobin. Montage: Richard Comeau. Québec, 2001, 92 minutes.

MARTIN BILODEAU

Sous quel angle doit-on aborder cet objet informe et infect qu'est Nuit de noces? Parler de l'exode désespérant des humoristes vers le cinéma, ça n'a rien de bien neuf en regard des succès récents de Karmina, Les Boys et La Vie après l'amour. Dénoncer la scandaleuse contamination du grand écran par les scripteurs du petit, ça non plus, ce n'est pas nouveau, d'autant que celle-ci s'inscrit dans la mouvance du premier.

Parlons donc plutôt de l'aliénation que célèbre cette comédie archaïque signée Émile Gaudreault (ex-membre du Groupe Sanguin et scénariste de Louis 19), centrée sur un couple de professionnels montréalais (François Morency et Geneviève Brouillette) pressés de se marier depuis qu'ils ont gagné un voyage de noces aux chutes Niagara, grâce à l'ingérence non avenue de la sœur du marié (Pierrette Robitaille). Car à l'instar des films qui prétendent dénoncer la violence en la perpétuant, cette pochade prétend dénoncer les signes d'aliénation sociale, qui forment sa matière première, en exploitant leur tendre ridicule: les tumultueux rapports hommes-femmes, vus ici sous l'angle du bon gars qui a peur de s'engager et ne trouve pas les mots pour dire à sa blonde qu'il l'aime; aussi, la pression et l'hypocrisie familiales, qui font dévier bien des destins; enfin, en vrac, le divorce, le célibat, l'homosexualité, «représentés» dans une perspective de largeur plus que de profondeur, moins au service

d'une idée, ou d'une vision, que du prochain gag, toujours plus bête que le précédent, à la gloire des préjugés et de l'anémie intellectuelle. Il faut voir le sort réservé au personnage de la grand-mère, joué par Colette Courtois, ou les blagues sur les Anglais pour comprendre que les auteurs n'avaient qu'un objectif: faire rire, fût-ce au sacrifice du bon goût, de l'intelligence et de la créativité.

Que dire, par ailleurs, de la mise en scène, qui déshonorerait le Dépanneur olympique et use d'un procédé ringard — la seule idée vraiment cinématographique du film, qui consiste à montrer les personnages s'adressant à la caméra et tirant à vue les leviers du récit — pour masquer son incompétence. De surcroît, les comédiens livrés à eux-mêmes nous refont leurs petits numéros en solo: Pierrette Robitaille, Yves Jacques, René-Richard Cyr, Diane Lavallée, Michel Courtemanche sont des fac-similés d'eux-mêmes, et nos sourires crispés, les échos muets des rires qu'ils nous ont inspirés autrefois.

On le sait, les institutions, souvent incapables à mesurer la valeur d'un film à partir d'un scénario, le font à la lumière des distributions. Elles veulent des noms, des noms, encore des noms, issus comme de bien entendu de la télévision, où leur «compétence» est chiffrée chaque semaine. Des comédiens inconnus n'auraient certainement pas élevé Nuit de noces quelques crans plus haut; rien ne le peut. Mais ils auraient à tout le moins témoigné, de la part de ses créateurs, d'une volonté inédite de changer le paysage, bref, d'une audace qui se défendrait. Hélas, Nuit de noces célèbre plutôt le mariage de la gang surexposée et du film sot, destiné à un public large et indulgent, appréhendé sous son plus bas dénominateur commun et qui, se plaçant à la croire dans les antichambres où on signe les chèques, va au cinéma pour regarder la télé sur écran géant. Comme il serait réconfortant de voir tous ces pronostics démentis.

Délire clinquant et délicieux



Ewan McGregor et Nicole Kidman dans Moulin Rouge.

MOULIN ROUGE

Réalisation: Baz Luhrmann. Scénario: Baz Luhrmann et Craig Pearce. Avec Nicole Kidman, Ewan McGregor, John Leguizamo, Jim Broadbent, Richard Roxburgh. Image: Donald M. McAlpine. Musique: Craig Armstrong.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Joyeux, flamboyant, sur une esthétique gadget s'amusant à faire du cinéma-spectacle décollé de toute forme de naturalisme, truffé de références cinématographiques, Moulin Rouge de l'australien Baz Luhrmann arbore le délire clinquant et délicieux qui permet d'ailleurs au dernier Festival de Cannes de démarrer dans la bonne humeur. Il était le film d'ouverture du bal cannois, et le lançait sur une sorte de comédie musicale romantique, colorée et onirique. Le voici donc sur les écrans de Montréal avec sa féerie d'artifices.

Gadget? Eh oui. Un peu jeu vidéo dans sa facture, ce film. Montmartre fut recréé dans un studio australien. Paris chante et danse en anglais. Nicole Kidman lève la jambe, la culture pop répond aux œuvres de Toulouse-Lautrec, la caméra tourbillonne, se déchaine, en fait trop parfois. On reconnaît la signature de Baz Luhrmann, le réalisateur de Strictly Ballroom, dans ce mélange de danse et de folie d'où émerge l'œuvre de divertissement de qualité, dotée d'une fraîcheur, d'une originalité et d'un soin maniaque apporté à sa forme chatoyante.

Le côté charmant du film, c'est de le voir jongler allègrement avec l'anachronisme. Qu'importe si l'action se situe au début du siècle dans le gay Paris? Truffé de chansons plus ou moins contemporaines signées Bono, U2, Paul McCartney, David Bowie, Kurt Cobain et compagnie, avec des incursions musicales dans l'univers de The Sound of Music, le film s'envole à travers les époques en pétillant dans sa flûte de champagne et les chansons en constituent de loin l'élément le plus original.

Un des atouts de Moulin Rouge réside évidemment dans la présence de Nicole Kidman, brillant comme une étoile dans sa distribution. Au bras d'Ewan McGregor, un peu dame aux camélias, elle sera une vedette de cabaret qui vend ses charmes aux riches et aux puissants jusqu'à ce que la flèche de Cupidon l'atteigne en plein cœur. Et de brûler pour un jeune écrivain sans le sou qui veut monter un spectacle innovateur dans ledit cabaret plein de femmes en froufrous qui dansent le french cancan. Fable amoureuse qui fait valser la lune sur les toits, Moulin Rouge, dans son Montmartre recréé aux couleurs saturées, aux décors exubérants, aux costumes extravagants, s'aventure presque dans les frontières du cinéma d'animation et le montage endiablé épouse l'éclatement de la forme.

Le jeu des comédiens devient quasiment accessoire dans cet univers artificiel et ludique où l'on s'attend presque à rencontrer des acteurs dessinés par ordinateur, à l'instar de Shrek enfanté par les studios Dreamworks. Devenue une manière de figure de conte, on découvre une Nicole Kidman soudain enjouée, qui chante, danse (elle s'est d'ailleurs blessée lors du tournage) et déploie ses armes de séductrice avec un bonheur communicatif. Ewan McGregor est de son côté l'incarnation du jeune premier éperdu d'amour, à deux dimensions, mais pouvait-il en être autrement? La subtilité de jeu n'a guère sa place dans cette ronde folle pleine d'effets spéciaux et d'images festives. Film charmant, léger, Moulin Rouge se savoure comme une glace qui fond sous la langue. Un peu vide, il se laisse vite oublier, mais il aura réussi à imposer sa chatoyante kermesse en mettant la bonne humeur et la fête au menu de l'écran.

24 MAI - 10 JUIN 2001 - 9^e ÉDITION

FTA

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

DERNIÈRE SEMAINE!



L'HIVER DE FORCE

d'après le roman de Réjean Ducharme adaptation et mise en scène Lorraine Pintal avec Céline Bonnier, Anne-Marie Cadieux, Pierre Curzi, Brigitte Lafleur, Alexis Martin, Monique Mercure et Marie Tifo. THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE (Québec) 1^{er} au 4 juin à 20h / TNM

Deux rescapés de la post-révolution Tranquille cultivent la résistance. André et Nicole pompent leur oxygène dans les dictionnaires, la Flore laurentienne, les films d'Eddie Constantine, les chansons de Boris Vian, les rues et les bars de Montréal. Pour la force des personnages et la beauté de la langue de Ducharme.



ROAD TO HEAVEN

mise en scène No Theater de Bob Cilman et Roy Faudree (États-Unis) 4 au 7 juin à 19h / Salle Pierre-Mercure

De la pension à la scène! Qu'ils s'approprient des classiques de Led Zeppelin ou de Gloria Gaynor, les membres du Young@Heart Chorus prouvent que la vieillesse peut-être un moment de vie formidable.

INFO FESTIVAL (514) 871.2224 www.fta.qc.ca

Egalement à l'affiche

France COMPLET TAMBOURS SUR LA DIGUE THÉÂTRE DU SOLEIL

États-Unis COMPLET HOUSE Suppl. ce soir, 22h NEW YORK CITY PLAYERS, INC.

Belgique COMPLET RWANDA 94 GROUPOV

Québec COMPLET CATOBLÉPAS UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION

Canada RECENT EXPERIENCES STO Union & Candid Stammer 3 - 6 Juin

Québec COMPLET JIMMY, CRÉATURE DE RÊVE Marie Brassard

Québec COMPLET LA FACE CACHÉE DE LA LUNE EX MACHINA

nouvelle scène ANATOLE FELI PROLONGATION CE SOIR

LE CANARD BLEU LA COMPAGNIE À NUMÉRO

4 X 4 THÉÂTRE OFFICIEL DEL FARFADET (TOF) / 30 mai - 2 Juin

PETITS MIRACLES MISÉRABLES ET MERVEILLES TABLEAUX VIVANT PROLONGATIONS 5 AU 9 JUIN

CECI N'EST PAS UNE PIPE (carnage) LES CHIRURGIENS / 2 - 5 Juin

RENCONTRES DU MATIN Dimanche 3 juin, 10h30

RWANDA 94 Entrée libre/Monument-National

billetterie Articulée 871.2224

LES FILMS SÉVILLE et CINÉMAIRAGE présentent



FRANÇOIS MORENCY GENEVIÈVE BROUILLETTE Nuit de Noces de ÉMILE GAUDREULT

Table listing cinema locations and showtimes for 'Nuit de Noces' across various Quebec cities like Québec, Montréal, and Saguenay.

« Une intrigue captivante! »

Luc Parroault, La Presse

« Tout est formidable dans ce film plein d'invention et de nouveauté! »

René Homier-Roy, Flash

« Un petit bijou de drôlerie et d'émotion! »

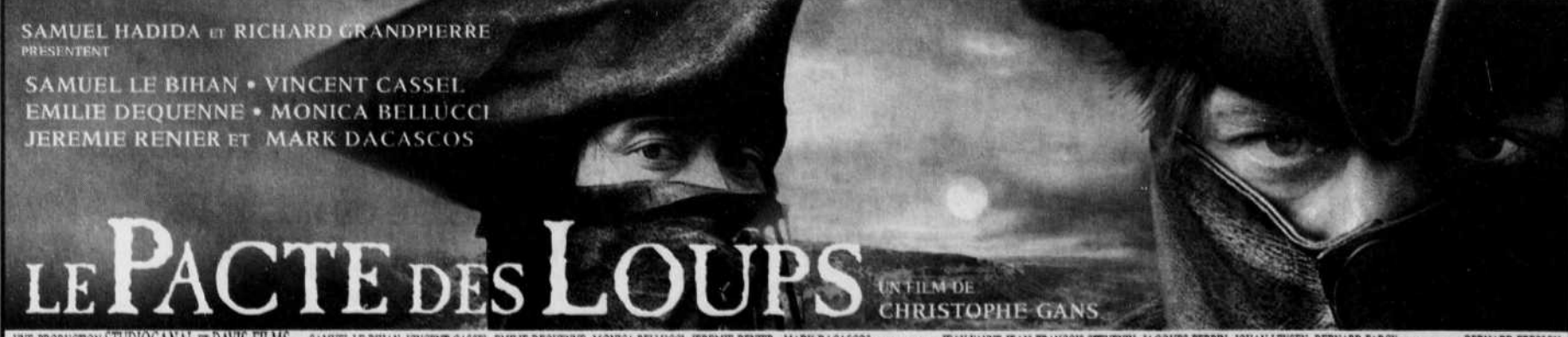
Juliette Ruor, Voir



THOMAS est amoureux de Philippe Riassard - Pierre-Paul Renders

à l'affiche en exclusivité

3536, boul. Saint-Laurent, MtL Billetterie (514) 847-2206 tous les jours: 15h00 - 17h15 - 19h05 - 21h00



SAMUEL HADIDA ET RICHARD GRANDPIÈRE PRÉSENTENT SAMUEL LE BIHAN • VINCENT CASSEL EMILIE DEQUENNE • MONICA BELLUCCI JEREMIE RENIER ET MARK DACASCOS LE PACTE DES LOUPS UN FILM DE CHRISTOPHE GANS

UNE PRODUCTION STUDIOCANAL ET DAVIS FILMS avec SAMUEL LE BIHAN VINCENT CASSEL EMILIE DEQUENNE MONICA BELLUCCI JEREMIE RENIER ET MARK DACASCOS JEAN YANNE JEAN-FRANÇOIS STEVENIN JACQUES FERRIN JOHAN LEYSSEN BERNARD FARCY ET LA PARTICIPATION DE BERNARD FRESSON

Table listing cinema locations and showtimes for 'Le Pacte des Loups' across various Quebec cities like Québec, Montréal, and Saguenay.



Le réalisateur australien Baz Luhrmann.

ARTS

CINÉMA

Que la bête meure

LE PACTE DES LOUPS

Réalisation: Christophe Gans. Scénario: Stéphane Cabel. Avec Samuel Le Bihan, Vincent Cassel, Emilie Dequenne, Monica Bellucci, Jérémie Rénier. Image: Dan Lausten. Montage: David Wu, Sébastien Prangère. Musique: Joseph Lo Duca. France, 2001, 142 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Semblable à ce monstre terrorisant un coin de province de la France du XVIII^e siècle, celle d'avant la Révolution française, *Le Pacte des loups* de Christophe Gans apparaît comme une créature étrange créée pour chasser de son territoire l'ogre américain et imposer sa suprématie à coups d'effets spéciaux, de grands sentiments et de reconstitutions historiques plus ou moins fidèles. Si l'on ne peut que s'incliner devant la débauche de moyens brillant de tous leurs feux pendant plus de deux heures, il n'en demeure pas moins que le film de Gans puise à bien des sources et multiplie jusqu'à plus soif les finales grandiloquentes (le scénario de Stéphane Cabel ne fait l'économie d'aucun raccourci pour souligner le destin tragique des personnages). C'est avec le souffle court que l'on terminerait la nomenclature de tous les films dont s'inspire le réalisateur pour confectionner cette tapisserie tape-

à-œil où les arts martiaux font bon ménage avec la sorcellerie, avec un héros qui se prend tour à tour pour Fanfan la tulipe et Archie Grey Owl.

Cette curieuse figure héroïque se nomme Grégoire de Fronsac (Samuel Le Bihan ayant déjà l'aplomb d'une star), chevalier débarquant dans la région du Gévaudan pour dresser le portrait d'une bête qui charcute en un rien de temps femmes et enfants tout en échappant habilement aux pièges des chasseurs. Il est accompagné du taciturne et redoutable Mani (Mark Dacascos), Mohawk rencontré en Nouvelle-France; ils forment un inséparable duo de choc face à l'étréoussité d'esprit des notables de l'endroit, dont l'énigmatique Jean-François (Vincent Cassel). Ceci n'empêche pas Fronsac de se lier d'amitié avec un jeune marquis (Jérémie Rénier), d'en pincer pour l'ingénue Marianne (Emilie Dequenne) tout en fréquentant une mystérieuse prostituée (Monica Bellucci). Il devra venir à bout de bien des résistances car même la cour de Louis XV s'impatiente devant ce fait divers prenant rapidement les dimensions d'un véritable mythe.

Il n'y a pas que du clinquant dans ce *Pacte des loups*, même si cette fable à l'imagerie clippée prend bien des libertés avec la vérité historique (le monologue final du marquis vieillissant interprété par Jacques Perrin, le narrateur, nous fait presque croire que le peuple n'avait aucune raison de se révolter contre la monarchie...) tout en se voulant aussi amoral que possible (nos héros fréquentent avec au-

tant d'aisance les salons que les bordels et le clergé ne dégage aucune odeur de sainteté). Avant que la bête ne pointe le bout de son nez, Gans réussit à installer un véritable climat d'angoisse et de mystère, accentué par un environnement dénué de charme, grisâtre, où la peur s'inscrit sur tous les visages.

C'est au moment où la bête en question s'offre à tous les regards que le film cumule les invraisemblances et de multiples revirements de situations alourdissant inutilement le récit, allant des problèmes de cour aux tourments du cœur, de la petite politique aux secrets de famille. Le comble du ridicule est atteint au moment où Mani délaisse sa discrétion relative pour se transformer en justicier autochtone, suivi de Fronsac qui, pour venger son compagnon fidèle, fait preuve d'une adresse étonnante et d'un attirail vestimentaire à faire pâlir d'envie Kevin Costner dans *Dances with Wolves*. Et l'on passera sous silence les références à la franc-maçonnerie ainsi qu'au Ku Klux Klan pour façonner une laborieuse explication à la voracité de la bête.

L'ancien fondateur de la revue *Starfix* n'a visiblement que faire d'une tradition plus artisanale du cinéma français. *Le Pacte des loups* constitue la suite bruyante et quelque peu brouillonne de ce point de rupture amorcé par Luc Besson et qui donne à l'industrie cinématographique française l'illusion qu'elle peut dominer le monde et écraser son éternel rival. Cette bête est loin d'avoir poussé son dernier cri.

Trop sucré

CAFÉ OLÉ

Réalisation: Richard Roy. Scénario: Emil Sher. Avec Andrew Tarbet, Laia Marull, Stéphanie Morgenstern, Dino Tavarone, Harry Standjofski, Macha Grenon, Sheena Larkin, Michèle Barbara Pelletier, Dorothée Berryman. Image: Marc Charlebois. Musique: Michel Rivard.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Il roule dans le milieu du cinéma depuis longtemps, Richard Roy. Avec un quart de siècle de pellicules derrière lui, le réalisateur québécois nous aura donné, entre autres films, *Moody Beach* et *Caboose*. Après avoir jusqu'ici réalisé ses films en français, son dernier long métrage, *Café Olé*, suivant une tendance de plus en plus accusée dans notre communauté de cinéastes, est en anglais, tourné à Montréal dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, au demeurant.

Pour la première fois, Richard Roy a travaillé sur le scénario d'un autre, celui d'Emil Sher, et il verse dans la comédie romantique avec beaucoup de violons et de très nombreuses pistes dramatiques, souvent à moitié développées et vite laissées en plan. Son film vise de toute évidence le grand public plutôt qu'une clientèle de cinéphiles.

Café Olé ne démarre pourtant pas si mal, c'est-à-dire qu'il parvient à brosser des petits portraits assez amusants. Ceux de Malcolm (Andrew Tarbet), le grand dadaï enlisé dans sa vie de garçon, de Larry (Harry Standjofski), son beau-frère déterminé à le marier à tout ce qui bouge, de Sal (Dino Tavarone), le veuf inconsolable qui veut donner des leçons de vie aux endeuilés par vidéo interposé. Certaine scène à table, un petit monologue du héros qui déteste les asperges, se révèle vraiment savoureuse.

La sauce se gâte par la suite, assez vite d'ailleurs. Le personnage de Malcolm, bon bougre sédentaire dont tout l'entourage abuse, a du mal à intéresser très longtemps, et Andrew Tarbet, généralement hébété, possède un registre de jeu bien restreint. Son personnage s'amourache d'une jeune immigrante clandestine chilienne, Alicia (Laia Marull). Leur romance, dont chaque étape est appuyée lourdement par une musique sirupeuse, enlèvera le film en des eaux faciles et prévisibles. Laia Marull en fait trop. Est-il besoin de souligner ainsi au crayon gras ses moindres états d'âme? Elle joue parfois comme au théâtre, la main sur le cœur et les yeux sortis de la tête. Le public comprend les scènes dramatiques sans avoir besoin qu'on les lui assène de la sorte. Dino Tavarone, en

veuf qui essaie maladroitement de vivre sans sa dulcinée, sera la présence la plus inspirée et émouvante d'un film en mal de figures bien dessinées.

Le scénario n'a pas voulu se confiner aux ornières de la comédie romantique. Les questions d'immigration clandestine, mais aussi de violence conjugale (par le biais d'une voisine battue par son mari), de solitude urbaine sont

abordées ici dans un Montréal qui s'exprime en anglais et en espagnol mais se voit purgé de toute référence au fait français. Reprocher à Richard Roy de tourner en anglais au Québec serait un peu naïf. Tant de cinéastes s'y frottent. Il aurait pu tout de même laisser le fond sonore de Montréal véhiculer le français dans les lieux publics. Mais bon! Là n'est pas le problème principal de *Café Olé*.

Le fait d'emprunter plusieurs pistes dramatiques sans les pousser, le fait de verser dans le sirop romanesque se révèle des handicaps beaucoup plus sérieux. *Café Olé* plaira peut-être davantage au public anglophone. De fait, le film a, semble-t-il, été très bien reçu au Festival de Vancouver. Ici, je n'ai guère l'impression qu'il rejoindra la large audience qu'il vise pourtant.

LES FILMS EQUINOX PRÉSENTENT LE FILM DE RICHARD ROY
AVEC ANDREW TARBET | LAIA MARULL | STÉPHANIE MORGENSTERN | DINO TAVARONE ET MACHA GRENON

Café Olé

« Oubliez Pearl Harbor et voyez plutôt Café Olé ! »
- Liz Braun, Toronto Sun

Tomber en amour est plus facile que vous le pensez... plongez!

www.equinox-film.com

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN	MONTREAL	MONTREAL	MONTREAL	MONTREAL	MONTREAL
PONT-VAIU 16	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE	BROSSARD	CHATEAUGUY ENGORE
TERREBONNE 8	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON	STE-THERESE 8	ST-HYACINTHE	CANREFOUR DU NORD
ST-JEAN	PLAZA REPENTIGNY	VALLEYFIELD	LAISSEZ-PASSER	SON DIGITAL	

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

LE FORUM 22	COLISEE KIRKLAND 10	LASALLE (Place)	DES SOURCES 10	SPHERETECH 14	CAVENDISH (Mall)
COTE-DES-NEIGES	LACORDAIRE 11	COLOSSUS LAVAL 10	TASCHEREAU 18	STE-ADELE	

À L'AFFICHE!

« LE FILM DANSE, LE CŒUR CHANTE. »

TIME MAGAZINE
RICHARD CORLISS

« DEUX FOIS BRAVO ! »
EBERT & ROEPER AND THE MOVIES

« ÉBLOUISSANT. C'est un film pour les amoureux de cinéma, si jamais il en fut un. »
Michael Wilmington, CHICAGO TRIBUNE

« STUPÉFIANT. Une réussite artistique monumentale. »
Paul C. Houston, CNN

« PALPITANT ! Une romance de la trempe de Titanic. »
Dennis Lim, THE VILAGE VOICE

« ★★★★★ Un spectacle pop audacieux. »
Andrew Johnston, US WEEKLY

MOULINI ROUGE!

NICOLE KIDMAN EWAN MCGREGOR

La trame sonore met en vedette les nouvelles chansons de CHRISTINA AGUILERA, LIL' KIM, MYA & PINK • BECK • DAVID BOWIE & MASSIVE ATTACK • FATBOY SLM, ET PLUS.

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN	MONTREAL	LASALLE (Place)	JACQUES CARTIER 14	LANGELIER 6	COLOSSUS LAVAL 10
PONT-VAIU 16	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE	BROSSARD	CHATEAUGUY ENGORE
TERREBONNE 8	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON	STE-THERESE 8	ST-HYACINTHE	CANREFOUR DU NORD
ST-JEAN	PLAZA REPENTIGNY	VALLEYFIELD	LAISSEZ-PASSER	SON DIGITAL	

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

LE FORUM 22	COLISEE KIRKLAND 10	LASALLE (Place)	DES SOURCES 10	SPHERETECH 14	CAVENDISH (Mall)
COTE-DES-NEIGES	LACORDAIRE 11	COLOSSUS LAVAL 10	TASCHEREAU 18	STE-ADELE	

À L'AFFICHE!

★★★★★

« Un vrai suspense! »
Luc Perronault, La Presse

« Un dénouement digone de Colombo! »
Rhem Lamour, Vol

★★★★★
The Gazette

Isabelle Huppert
Jeanne Balibar
Charles Berling

COMÉDIE DE L'INNOCENCE

de Raouf Ruiz

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!
Tous les jours: 13h - 17h15 - 19h15

PARALLÈLE

1 MILLION \$ BOX-OFFICE!

THIERRY LHERMITTE GÉRARD DEPARDEU DANIEL AUTEUIL

LE PLACARD

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANCIS VEBER
Une nouvelle comédie du réalisateur de « LE DÎNER DE CONS »

à l'affiche!

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

« SOMPTUEUX! »
Kevin Thomas, LOS ANGELES TIMES

UMA THURMAN
JEREMY NORTHAM
NICK NOITE
KATE BECKINSALE
JAMES FOX
ET
ANJELICA HUSTON

UNE PRODUCTION MERCHANT IVORY
UN FILM RÉALISÉ PAR JAMES IVORY

LA COUPE D'OR

VERSION FRANÇAISE DE « THE GOLDEN BOWL »
D'APRÈS LE ROMAN DE HENRY JAMES

PARISIEN

LA CRITIQUE EST UNANIME!

amores perros

De Alejandro González Iñárritu

à l'affiche!

PARISIEN

exCentris

« YIYI » THOMAS EST AMOUREUX « COMÉDIE DE L'INNOCENCE » AIMÉE ET JAGUAR

Dimanche 3 juin, 11 h, Cine-Kid: KAYLA « MAGNIFICO LES 4 ET 1 NUITS DU CINÉMA » DU 13 AU 17 JUIN

514.847.2206 : horaires + infos + www.ex-centris.com

Etudiant + âge d'or : 6 \$ Semaine avant 18 h : 6 \$ Admission générale: 9 \$

Cine-Kid

CINÉMA PARALLÈLE

MÉDIAS

Un concept et des rumeurs

Luc Doyon est le grand patron de TQS. Son rêve: une chaîne qui entrerait en ondes à 7h le matin et qui diffuserait toute la journée à partir d'un même studio multifonctionnel, d'une émission à l'autre. Bulletins de nouvelles, entrevues, magazines variés et tables rondes se succéderaient. «Une grille-horaire en évolution dans le même cadre physique, dans un environnement peu coûteux», dit-il.

La chaîne ne diffuse pas encore en direct à compter de 7h mais la plupart des émissions de jour sont déjà conçues selon ce principe, en provenance du grand studio de TQS ouvert sur la rue, en plein quartier des affaires de Montréal, dans l'immeuble de Québec.

Lorsque TQS n'appartiendra plus à Québec, pourra-t-elle maintenir son concept?

En tout cas, il s'agit d'un concept gagnant. On s'est beaucoup moqué de TQS par le passé (encore récemment, ces fameux *Gingras-Gonzalez*...). Pourtant, la crédibilité de la chaîne augmente. Depuis deux ans, c'est la seule chaîne de télévision généraliste dont les cotes d'écoute sont en progression.

Luc Doyon et son équipe savent exactement où ils vont. «Personne ne nous avait vu venir en information», dit-il. «Moi, ça fait des années que j'y pense.»

Résultat: *Le Grand Journal* de l'heure du souper talonne et dépasse à l'occasion le bulletin de nouvelles de TVA. La formule Mongrain dérange et fait jaser dans la profession journalistique. Et TQS en rajoute: cet automne, non seulement Gilles Proulx passera de 60 à 90 minutes sur l'heure du dîner, Jean Lapierre arrivera à 22h avec un nouveau magazine, avec commentaires, entrevues et journalistes éparpillés partout dans la ville et discutant avec Lapierre en direct, celui-ci rendant compte des dernières rumeurs qui agitent la classe politique et économique. Proulx-Mongrain-Lapierre: ce sont quatre heures d'information que TQS proposera chaque jour.

Alors que tous les réseaux changent de slogan chaque saison, TQS décline sans arrêt depuis trois ans son image marketing de mouton noir. Ce n'est qu'un slogan mais les annonceurs semblent apprécier.

Et les cotes d'écoute progressent. Le dernier sondage BBM du printemps pour la grande région montréalaise accordait 18,2% de l'écoute générale à Radio-Canada et 14,3% à TQS (34% à TVA). L'écart se resserre. La compilation des sondages Nielsen pour toute l'année place TQS à environ 14,8%. L'écoute de Radio-Canada ne dépasse plus 20% depuis deux ans. TQS sait qu'il pourrait devenir, dans un proche avenir, le deuxième réseau au Québec, Radio-Canada et TVA souffrant de la concurrence des chaînes spécialisées. Ses revenus sont de 65 millions cette année. «Si on parvient à 70 millions l'année prochaine et si on maintient une cote d'écoute en haut de 15%, nous sommes rentables», lance Luc Doyon.

Et la rentabilité pourrait apporter beaucoup de changements. TQS a toujours été identifié au cinéma américain? «Lorsque nous serons vraiment rentables, nous pourrions avoir beaucoup moins de cinéma et plus



Paul
Cauchon

de productions originales en soirée», dit-il. Objectif: produire une fiction par année (l'hiver prochain, on diffusera la suite, 15 ans plus tard, de *Lance et compte*) et, à moyen terme, des dramatiques «où il faudrait réinventer le genre», soutient-il.

TQS est très identifié au hockey? Surprise: les droits des matchs de hockey viennent à échéance l'année prochaine et «nous nous interrogeons», dit Luc Doyon. «Avec l'argent consacré au hockey, nous pourrions faire autre chose. Et nous avons maintenant des émissions qui dépassent largement les 450 000 téléspectateurs réguliers du hockey.»

Remarquez que si jamais BCE achète TQS, il y aurait une «synergie» évidente à créer, des droits de diffusion à négocier conjointement entre une chaîne principale, TQS, et les chaînes spécialisées en sports que possède BCE, soit TSN et RDS. Pure hypothèse pour le moment.

TQS est dans une situation très bizarre. La chaîne est en progression mais son propriétaire, Québecor, doit s'en départir parce qu'il veut acheter une chaîne plus prestigieuse qui a la réputation d'être une vache à lait mais dont l'écoute risque de baisser au cours des prochaines années!

La rumeur veut que Québecor commence à découvrir quelques squelettes financiers dans les placards de TVA et se demande si elle n'aurait pas mieux fait de conserver TQS. Mais vous savez comment est la rumeur: ces jours-ci, elle soutient aussi que la CRTC refuserait à Québecor le droit d'acheter TVA! La décision doit tomber d'ici trois semaines.

Ce qui est certain, c'est que Cogeco, qui détient un droit de premier refus sur la vente de TQS, rêve depuis longtemps d'avoir sa propre chaîne de télévision. On ignore pour le moment s'il mettra la main sur TQS à lui seul ou en association avec BCE.

En attendant, les dirigeants de TQS font leurs affaires dans leur coin et affirment demeurer dans le noir en ce qui concerne les manœuvres financières en coulisses.

Tout le monde attend de voir comment le «paysage télévisuel» se restructurera. Même Radio-Canada: dans certains marchés régionaux importants, Cogeco est affilié à la société publique, et celle-ci commence à trouver moins drôle l'hypothèse de voir son affilié la concurrencer avec les bulletins de nouvelles de TQS.

pcauchon@ledevoir.com

JAZZ

Le corps endormi du style

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il y a quelque chose de curieux avec Scott Hamilton. Saxophoniste ténor qui a eu ceci de singulier qu'il jouait les vieux, les Coleman Hawkins, Ben Webster, Don Byas et consorts, alors qu'il était jeune, Hamilton... On passe toujours à côté. On le rate. On l'ignore. Pourtant...

Lorsque son premier album tomba, il y a trente ans de cela, dans les bacs des disquaires, la surprise fut grande. Comment se faisait-il qu'un jeune blanc-bec ose jouer les vieux, ose décliner les qualités du swing alors que la mode, la tendance chico-branchée de l'époque, imposait le free, lorsque ce n'était pas la fusion? Toujours est-il que ce disque et les suivants ranimèrent le corps endormi du style fait de moelleux, de coton, de sieste.

Depuis lors, les modes se succèdent, les modes naissent et meurent, lui reste. Lui demeure fidèle à l'esthétique développée par ceux qui étaient davantage obsédés par la confection d'un son distinct, d'un son traduisant leur personnalité, que par cette technique permettant l'alignement sans fin de chapelets de notes froides.

Aujourd'hui, Hamilton nous propose *Jazz Signatures* sur étiquette Concord. Comme d'habitude, il est fort bien entouré: John Bunch est au piano, Dave Green, à la contrebasse et Steve Brown, à la batterie. Comme d'habitude, le programme a été confectionné avec beaucoup de soin. On peut entendre des classiques composés par Billy Strayhorn, Dave Brubeck, Tadd Dameron, Benny Carter, Hank Jones, Fats Waller, Illinois Jacquet et Deniz Best.

Sur tous ces morceaux plane le son ferme, le son au long cours, le son onctueux qu'Hamilton extrait de son ténor. S'il n'est pas le champion toutes catégories du saxo, il n'en est pas moins le champion mi-moyen.



Scott Hamilton

En bleu et noir

Lee Konitz, cela ne fait aucun doute, est un fin limier. Un des plus influents altistes des cinquante dernières années. Un artiste hors pair, un orfèvre de la précision. Le hic, c'est qu'il est non pas prolifique mais bien trop prolifique. Il capitalise un peu trop sur son nom, sur sa notoriété, sur son passé. A preuve, sa nouvelle production.

Avant tout, mentionnons, soulignons, que Konitz enregistre ces années-ci pour les étiquettes suivantes: Evidence, Enja, Blue Note, Label Bleu, d'autres qu'on oublie mais une qu'on retient, soit Chesky Records. Pour cette dernière, il vient de signer *Parallels* avec Peter Bernstein à la guitare, Steve Gilmore à la contrebasse, Bill Goodwin à la batterie et Mark Turner au saxophone ténor.

Avec eux, il a gravé des classiques comme *Skylark* et *How Deep Is The Ocean* ainsi que certaines de ses compositions dont l'ancienne

Subconscious Lee. Certes, il les joue, c'est la moindre des choses, en professionnel aguerri. Le bobo, c'est qu'il joue sans conviction. Il les interprète en fonctionnaire désabusé. Conclusion? On se prend à rêver qu'un producteur, une étiquette, exige l'exclusivité et qu'ainsi ce grand monsieur cesse de s'éparpiller.

Pour beaucoup, Wynton Marsalis notamment, le *West End Blues* enregistré par Louis Armstrong en trois minutes et quatorze secondes est le morceau parfait; la perle du jazz, le sommet du jazz, le morceau à l'aune duquel tous les autres devraient être comparés. Et alors? Le *West End Blues* figure sur une nouvelle compilation. Elle a été réalisée par David Lennick pour le bénéfice de la compagnie Naxos.

Tous les morceaux rassemblés ont été enregistrés entre 1925 et 1930, soit à l'époque au cours de laquelle Armstrong dirigea le Hot Five d'abord, le Hot Seven ensuite. On peut donc entendre *Potato Head Blues*, *Cornet Chop Suey*, *Heebie Jeebies* et autres morceaux sautillants, morceaux joyeux. En un mot, cet album distille de la bonne humeur de bout en bout. Un autre mot: c'est Armstrong à son meilleur.

Dans le dernier numéro de *Jazzman*, on propose une longue entrevue avec Sonny Rollins. On a retenu ceci: «Le 6 janvier 1993, j'étais en train de jouer dans ma chambre, et à 22h pile j'ai arrêté comme chaque soir depuis la mort de Clifford Brown, pour ne pas déranger mes voisins. Je me suis à moitié endormi et brusquement j'ai sursauté: une voix que je connaissais bien, chaleureuse et ironique, me cria: "Vas-y, joue encore, joue, joue!" Je me suis relevé comme un automate et j'ai joué jusqu'à l'aube. Quand le jour s'est levé, j'ai allumé la radio et j'ai appris que Dizzy était mort au moment même où cette voix me disait: «Relève-toi, joue, ne perd plus jamais ton temps.» Amen!

Festival de musique de chambre de Montréal

Six ans pour le FMCM, cent pour Heifetz

Après les associations entre paroles et musique, peinture et musique, danse et musique, le thème de la sixième édition du Festival de musique de chambre de Montréal (FMCM) se concentre autour du violoniste virtuose Jascha Heifetz, dont on célèbre le centenaire cette année.

FRANÇOIS
TOUSIGNANT

Denis Brott a de quoi pavoiser: non seulement le festival qu'il a mis au monde est-il de plus en plus célèbre, mais son imagination semble n'avoir aucune limite. Ainsi, du 2 au 16 juin, pas moins de 23 concerts seront présentés, la plupart au très beau Chalet de la montagne, sur le mont Royal, d'autres à la chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours et certains, le midi, sur l'esplanade de la Place des Arts ou place de la Cathédrale, ou encore, en après-midi, au Château Ramezay. Le FMCM est le plus souvent thématique et les

organisateur rendent hommage de trois façons au violoniste américain d'origine lithuanienne Jacha Heifetz.

Tout d'abord par la programmation. On jouera en effet des œuvres que Heifetz adorait et qu'il jouait volontiers. Ensuite par la formule, que Denis Brott veut toujours imaginative. Comment rendre présente l'âme d'un mort en concert? La réponse de Brott est simple: on intègre au concert des extraits de films où l'on voit Heifetz jouer. Autant que possible, les œuvres que le violoniste et ses amis interprètent, et qui sont captées sur pellicule, sont reprises de suite, «en direct», par les musiciens réunis sur scène.

On imagine l'émulation qui va régner alors sur les planches du Chalet de la montagne!

Le troisième volet consiste en une exposition consacrée à Heifetz, exposition qui campe ses pénetes au Château Ramezay. Il s'agit de documents d'archives et d'extraits vidéo provenant de la Library of Congress, qui retracent la vie et la carrière de celui qu'on a surnommé «le violoniste du siècle» ou encore «le champion olympique du violon». Il s'agit d'une exposition itinérante qui est présentée jusqu'au 16 mai.

Heifetz est un net presque prédestiné pour cet artiste que plusieurs parmi ses collègues appellent encore *Monsieur Heifetz*. En hébreu, le mot veut littéralement dire bijou, joyau ou encore trésor. Pour le sortir des écrans où dort sa mémoire, le FMCM a donc décidé de polir les anciens ors, les diamants et les perles pour raviver une mémoire trop souvent oubliée ou occultée par notre attention mal-

heureusement fréquemment rivée uniquement sur l'actualité dévorante et dévoreuse.

En son temps, en Amérique, on disait que Heifetz n'avait pas son pareil comme artiste pour attirer les foules. Seul un Fritz Kreisler pourra rivaliser avec son magnétisme public. Il tenait à ce que tous ceux qui l'entourent soit bien mis; par exemple, on allait à ses leçons au Conservatoire de Los Angeles uniquement si on portait une cravate, sinon l'entrée était refusée. Ou encore, quand il donnait rendez-vous, il fallait y être à l'heure pile, sinon la porte restait irrémédiablement close.

Ces deux anecdotes sont significatives, voire symptomatiques, du jeu de Heifetz. La classe du jeu comme sa netteté et sa précision sont légendaires et les enregistrements historiques nous rendent bien ces qualités de l'interprète. Naturellement, cette rigueur lui a attiré des critiques de froideur,

parfois de raideur. Néanmoins, la pureté du son, la solidité de l'attaque et la souplesse de l'archet continuent d'épater. Il sera donc intéressant de «comparer» les documents présentés en film et leur réalisation aujourd'hui, ne serait-ce que pour entendre comment l'interprétation a évolué.

Petite histoire
d'un festival

La famille Brott n'a guère besoin de présentation dans le monde musical montréalais et canadien. De retour à Montréal en 1990, Denis Brott se rend compte à la fois de la vitalité de la ville, de la forte présence des festivals et, surtout, de l'absence complète de ce genre de manifestation consacrée à la musique de chambre, un de ses dadas. Il décide donc de s'atteler à la tâche et d'en fonder un.

Une tâche qui n'est pas facile, et de loin. Il faut convaincre les édiles municipaux, les divers paliers de

gouvernement et faire des demandes de subventions, trouver un lieu... Le choix du Chalet de la montagne va s'imposer d'emblée. C'est qu'il s'y est déjà tenu autrefois ce genre de manifestation. Pourquoi ne pas faire revivre une tradition? Les Brott, on le sait, sont des bâtisseurs ayant de la mémoire et ils ne reculent devant rien. Aussi, en 1996, se tient la première édition du nouveau festival.

On (re)découvre que l'acoustique du chalet est remarquable. Le contexte aussi, forêt et terrasse, sans oublier la magnifique vue qu'on a sur la ville depuis le belvédère. Alors, Denis Brott invite ses amis comme des vedettes renommées, et aussi sait faire place aux jeunes interprètes, sachant mêler ces ingrédients avec une science rare, combinant tout ce beau monde afin de mieux faire ressortir leurs forces.

VOIR PAGE C 7: FMCM

ISOLISTI VENETI CLAUDIO SCIMONE
KODÁLY YANNICK NÉZET-SÉGUIN
HAMMELIN QUATUORHAGEN
GENZ ANDRÉ LAPLANTE
PATRICK SHIDLOF QUATUOR LEIPZIG
TRIO GRYPHON TRIO HOCHLAGA

Hydro Québec
Présente

LES SÉRIES
Pro Musica
2001/02

I SOLISTI VENETI, sous la direction de CLAUDIO SCIMONE, QUATUOR A CORDES HAGEN, QUATUOR A CORDES KODÁLY, MARC-ANDRÉ HAMMELIN, STEPHAN GENZ, TRIO GRYPHON, QUATUOR A CORDES LEIPZIG, QUINTETTA PATRICK GALLOIS, ANDRÉ LAPLANTE, YANNICK NÉZET-SÉGUIN, QUATUOR SHIDLOF, TRIO HOCHLAGA, TRIO LOUISE-ANDRÉE BARIL / ANDRÉ MOISAN / ALINE KUTAN

CONCOURS
Présence autochtone
Histoires de guerre 2001
TERRES EN VUES
(L'ART) LAND | SIGHTS

CÉLÉBRER LE JOUR NATIONAL DES PEUPLES AUTOCHTONES À MONTRÉAL

- Deux billets pour le concert de BUFFY SAINTE-MARIE, le 21 juin à 20h au Spectrum
- Une nuit à l'hôtel
- 500 \$ d'argent de poche

POUR PARTICIPER • Nous faire parvenir les coupons de participation qui seront publiés dans *Le Devoir*. Les coupons devront être reçus à nos bureaux avant le 18 juin à 17h30. Le tirage aura lieu le 19 juin 2001 et le gagnant sera informé par téléphone. Le concours s'adresse aux 18 ans et plus. Un seul coupon par enveloppe. Aucun fac-similé ne sera accepté. Les règlements sont disponibles au Devoir.

COUPON DE PARTICIPATION

LE DEVOIR Retourner par la poste à: Concours Présence autochtone 2001, 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal, Québec H3A 3M9.

Nom: _____ Code postal: _____
Adresse: _____ Téléphone: (résidence) _____
App.: _____ Ville: _____ (bureau) _____

QUESTION: Quel est le nom de l'artiste crie qui participe à la création de l'œuvre *Des mâts totémiques pour la paix* au Jardin botanique de Montréal? RÉPONSE: _____

Trouvez la réponse sur www.NativeLynx.qc.ca

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

FMCM

SUITE DE LA PAGE C 6

L'entreprise prend rapidement de l'expansion. De la simple série de concerts au chalet, voici maintenant que le FMCM se retrouve en différents lieux de la ville, du sommet du mont Royal au Vieux-Montréal en passant par le centre-ville, commercial comme artistique. Denis Brott voulait que Montréal pullule de musique de chambre. Son vœu se concrétise, grandit, à la mesure d'un rêve inassouvi qui s'incarne. Il s'y trouve même une nouvelle série cette année. Baptisée Baro-Québec et dirigée par Susie Napper, elle est toute tournée vers la musique baroque et les concerts sont présentés à la chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours. Quand on sait la popularité de cette musique aujourd'hui et le nombre d'interprètes de haut niveau qui la pratiquent, les promesses sont belles.

Des temps forts

Comme dans tout festival qui se respecte, il y a des moments qui se démarquent comme des phares par l'ambition du projet ou par la présence d'artistes spécialement attachants. Ainsi, on peut retenir de l'édition 2001 du FMCM l'intégrale de l'œuvre pour violoncelle et piano de Beethoven, faite en deux soirées par Denis Brott, lui-même accompagné de Jerome Lowenthal. Cela se déroule sur deux soirs, le dimanche 3 lundi 4 juin.

Auparavant, nul ne voudra manquer le «concert» d'ouverture du 2 juin. Pas tellement pour le programme, surtout pour l'extrait filmé qu'on y présente. Imaginez: le Trio en si bémol majeur D. 898 de Schubert, par Heifetz au violon, Piatigorsky au violoncelle et Rubinstein au piano! Un document aussi précieux que rare nous est offert. Aussi à ne pas rater, le concert du mardi 12 juin où le clou de la soirée est le Concert pour violon, piano et quatuor à cordes op. 21 d'Ernest Chausson. La pianiste Wendy Chen et le brillant violoniste James Ehnes seront les «solistes». On sait le bonheur avec lequel ces deux musiciens font de la musique (les disques l'ont déjà prouvé); les retrouver dans un répertoire aussi beau que rare va faire des délices de plus d'un amateur de musique française.

Ou encore, le 14 juin, alors que le Trio en la mineur de Tchaïkovski sera défendu encore par James Ehnes avec Vassily Primakov au piano et Denis Brott au violoncelle (on le voit, l'organisateur n'a vraiment pas peur de mettre la main à la pâte). La virtuosité et la musicalité sont énormément sollicitées, ce qui fait qu'il s'agit encore là d'une rareté au concert qui montre bien la nécessité d'un festival qui propose de telles choses.

Dans la série Baro-Québec, la soirée du 6 juin propose une curiosité: Les Chansons de Salomon (Hashirim asher Lish Lomo) de Salamone Rossi, une mise en musique en hébreu de trente-trois psaumes, hymnes et chants de synagogues du début du XVII^e siècle. Comme au cinéma ou au théâtre, un festival de musique, je vous le disais, prend toute sa force quand il fait faire des découvertes.

Et pour la relève, quatre concerts sont dédiés à des jeunes violonistes. Cela se tient les 2, 3, 9 et 10 juin à 14h, au Château Ramezay. Parce qu'en offrant des élites, des raretés, des découvertes, un festival qui se tient se doit d'encourager ceux qui commencent leur carrière. Denis Brott ne faillit pas ici non plus. Pour tout le reste — et il en reste effectivement beaucoup —, on peut trouver plus d'information en téléphonant au (514) 489-7444 ou encore en visitant le site Internet du festival au <www.festivalmontreal.org>.

Les groupes se font, se défont, et tôt ou tard se refont-font

DANS LA JUNGLE DES VILLES

Aut'Chose
Disques www.star.ca (Sélect)

Peuvent pas s'en empêcher, c'est humain. Beatles, Guess Who, Beau Dommage, Garolou, ELO. Et puis maintenant Aut'Chose. Il n'y a plus que Serge Fiori qui laisse les groupes-hommages refaire L'Heptade à sa place. Reformuler le groupe de sa première gloire, c'est plus qu'un désir irrépressible: quelque chose comme le besoin de boucler la boucle. La nécessité impérieuse (pour la santé mentale, suppose-t-on) de mieux ficeler ce qui s'était alors effiloché jusqu'à la dissolution. Mais aussi le goût de renouer des amitiés et, corollaire, de jouer à nouveau de la musique ensemble. Légitime, non?

Légitime, oui, mais rarement justifié par le résultat. Voyez ces retrouvailles entre Lucien Francoeur et le guitariste Pierre Gauthier, cofondateurs d'Aut'Chose. C'est tout aussi raté qu'inévitable. Sûr qu'ils allaient se croiser un jour et tenter de nous embarquer une fois de plus dans leur «char de mongols». C'était à l'horizon de leurs deux vies, incontournable comme la statue de la Liberté à la fin de La Planète des singes.

Ce que ça donne? Ils ont fait ce qu'ils ont pu. En toute honnêteté. Se sont remis tout naturellement sur leurs vieux rails. Ont eu assurément un plaisir fou à marcher dans leurs plates-bandes. Francoeur a récité comme il récitait, Gauthier a plaqué ses accords avec le même son de guitare. Faire ce disque, j'en jurerais, a été un bonheur. Ce n'est pas pour autant un disque dont j'avais besoin, moi, vieux fan d'Aut'Chose.

Pourquoi? Parce que l'intervalle change la perspective. Parce que je reconnais tout et que plus rien n'est pareil. Il n'y a plus de «parc Belmont sexuel» parce qu'il n'y a plus de parc Belmont. Sur ce nouveau disque, désolé, je n'entends jamais Aut'Chose — ce que c'était d'être Aut'Chose en 1974 par rapport à Beau Dommage, l'équivalent des Stones faisant contrepoids aux Beatles, ou des Hou-Lops contre les Sultans — mais seulement deux gars qui ont le cœur à la bonne place et se fabriquent un louable fac-similé. Aucune image, aucune expression, aucune rime de ce Francoeur de 2001 n'a le tranchant de *Prends une chance avec moi*, malgré l'effort consenti. Forcément. À l'époque, les clichés étaient maniés comme un micro: à bout de bras. Impossible de recevoir maintenant «les filles sont belles et en folie / y'en a qui dansent comme des gypsies» (*L'Été reggae*) sans grimacer: les mots mêmes portent leur âge. Rimbaud, Jim Morrison, évoqués dans *Ne cherche rien* et ailleurs, réapparaissent comme des fantômes qui n'en peuvent plus d'être réquisitionnés. Fatigués.

Evidemment, il y a des velours. Ici ces guitares fabuleusement twang dans *Révois ensemble*, gracieuseté des Jaguars Arthur Cossette et Guylaine Maroist, là un clin d'œil touchant au vieux combattant Pierre Harel. Ça suffit à faire sourire, ce qui est déjà quelque chose. Mais ça n'excite pas. Et Aut'Chose, mes treize ans en témoignent, c'était dan-ge-reux. Pour vrai. De Lise Payette à Dracula.

Sylvain Cormier

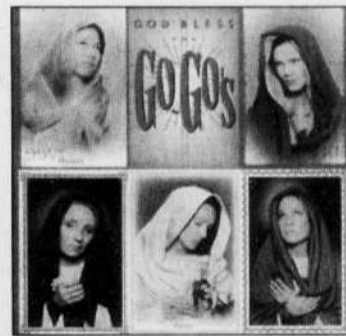
GOD BLESS THE GO-GO'S

The Go-Go's
(Beyond Music)

Encore un groupe qui reprend du service. Cas de figure différent. Les Go-Go's, au temps d'*Our Lips Are Sealed*, *Vacation* et *We Got The Beat*, les plus tapageuses bombinettes à gogo de leurs six ans d'activité déléguée (entre 1978 et 1984), c'était quand même pas un majeur fait d'armes de l'histoire du rock. Ni Springsteen, ni Patti Smith, ni les Sex Pistols, ni même les Bee Gees. Rien d'autre que cinq filles de Los Angeles qui s'éclatèrent à se prendre pour un groupe de rock. Ça tombait bien, la poussée d'acné punk de 1976 avait justement ramené à l'avant-plan le rock de garage à trois ou quatre accords, de nouveau à portée de quiconque avait du chien et trente sous d'ambition. Les Go-Go's, c'était beaucoup ça: du chouette bruit de garage, sans importance ni lendemain. Plus la libido galopante. Bananarama, en Angleterre au même moment, c'était pareil. Une surbom. Un pyjama party.

Dix-sept ans plus tard, les Go-Go's se paient un conventum. Sur le même mode ludique. Avec la même attitude: jouer pour jouer. En cela, pas moyen d'être déçu par la comparaison: comme à l'époque, c'est comme si ça ne comptait pas. Les photos du livret, avec les copines en images saintes, montrent bien que les Go-Go's sont là pour rigoler, et d'abord d'elles-mêmes, pas exactement nitouches. Musicalement, c'est encore envoyé avec plus d'énergie que de finesse (avec quelques jolissimes mélodies dans *Kissing Asphalt* et *Sonic Superslide*, dues à l'excellente Jane Wiedlin), Belinda Carlisle béeule autant qu'avant, et on s'en fout. Ça pète encore et ça durera le temps d'une ultime boum. Après, ce sera au tour des Bangles.

S. C.



CONTEMPORAIN

10.000 HZ LEGEND

Air
(Virgin)

Il ne fallait surtout pas s'attendre à un autre *Moon Safari*. Ceux qui ont entendu la très chouette *BO de Virgin Suicides* savaient que le deuxième disque officiel du duo français Air n'aurait à peu près rien à voir avec l'easy-listening coquin des débuts. Sur *10.000 Hz Legend*, Nico-

las Godin et Jean-Benoît Dunckel ont décidé d'entreprendre un virage plutôt radical. Exit les mélodies joyeuses, la nonchalance comique et le rétro kitsch *seventies*. Air ne rime pas avec Daft Punk. Pas de casques de robot ou de clin d'œil prétentieux. Non, Air décide de jouer le tout pour le tout. On ne rigole plus sur les onze morceaux qui composent le superbe *10.000 Hz Legend*. Le ton demeure sombre du début à la fin sur cet album de space-pop enivrant, alors qu'on cueille plus que jamais dans le passé pour mieux entrevoir l'avenir. Lorsqu'on écoute une pièce comme *Radian*, comment ne pas penser aux collaborations mythiques de Gainsbourg/Vannier. Le premier extrait de *Radio #1* n'a rien du racoleur *Say Boy*. De la candeur à l'audace, il y a longtemps que la mélancolie donnait à ce point le goût de rêver quelque part sur une autre planète. Ces pièces électroniques évoquent parfois un Kraftwerk presque sensuel. Même Beck vient faire son numéro sur *The Vagabond* et *Don't Be Light*. On se croirait, à nouveau, en pleine séance d'enregistrement de *Mutations*. Disque symphonique et éclectique, tout laisse croire que ces Français ont suivi l'exemple du *Kid A* de Radiohead. Une chose semble pourtant évidente, Air vient de faire son entrée dans les ligues majeures. Une expérience concluante.

David Cantin

HIP-HOP

DEAD MAN'S CURSE

Techno Animal
(Matador)

Mieux connu sous le nom de Techno Animal, Kevin Martin suit les pas d'Einstürzende Neubauten, Throbbing Gristle et Godflesh. Une musique instrumentale où l'industriel, le dub, le punk, le jazz et le noise font bon ménage. Le maxi *Dead Man's Curse* offre un indice assez juste de ce à quoi on pourra s'attendre sur un éventuel prochain album complet. Trois titres évocateurs qui bousculent la conception qu'on peut se faire de l'électronique. Il faut dire que ce créateur mystérieux travaille plutôt lentement et chaque sortie mérite une bonne part d'attention. La pièce titre enrobe, d'un climat presque apocalyptique, un poème de l'auteur Roger Robinson. C'est noir à souhait; par contre, la vision de Martin ne bascule jamais vers le pathétique. On a affaire à un artisan du rythme qui ne se gêne pas pour construire un tableau plutôt sombre du futur. Trop agressive pour certains, la voie qu'emprunte Martin a pourtant quelque chose de fort intrigant. Dépouillé et tenace, son *City of Glass* déborde de basses furieuses et de sons incongrus. On ne se remettra pas de si tôt d'un déferlement semblable. Maintenant avec Matador, Techno Animal pourrait très bien finir au rang des surprises de l'été.

D. C.



LE VIOLON VIRTUOSE MUSIQUE ET FILM
UNE CÉLÉBRATION DU CENTENAIRE DE Jascha Heifetz

6^e ÉDITION Festival de musique de chambre de Montréal

Denis Brott, Fondateur et directeur artistique

Avec des musiciens de réputation internationale incluant : Martin Chalifour, Eugene Drucker, James Ehnes, Moshe Hammer, Jerome Lowenthal, Ursula Oppens, Paul Neubauer, Laurence Lesser, Amanda Forsyth et le Quatuor Borromeo.

LES CONCERTS CONNAISSEURS

Tous les concerts débutent à 20 h au Chalet de la Montagne. Extraits cinématographiques de Heifetz projetés sur écran géant.

SAMEDI 2 JUIN

Œuvres de Dohnányi, Elgar, Gershwin, Prokofiev, Schubert.

MARDI 5 JUIN

Œuvres de Mozart, Debussy, Bach, Brahms.

JEUDI 7 JUIN

Œuvres de Mozart, Handel-Halvorsen, Bartók, Dvorak.

SAMEDI 9 JUIN

Œuvres de Arensky, Brahms.

MARDI 12 JUIN

Œuvres de Debussy, Strauss, Chausson.

JEUDI 14 JUIN

Œuvres de Mozart, Poulenc, Ravel, Tchaïkovski.

SAMEDI 16 JUIN

Œuvres de Saint-Saëns, Tartini, Dinicu, Sarasate, Mendelssohn.

LES CONCERTS CORDES ROMANTIQUES

Tous les concerts débutent à 20 h.

DIMANCHE 3 JUIN et LUNDI 4 JUIN - Chalet de la Montagne Intégrale des œuvres pour violoncelle et piano de BEETHOVEN.

VENDREDI 8 JUIN - Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours Œuvres de Bach, Beethoven.

LUNDI 11 JUIN - Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours Œuvres de Mozart, Beethoven.

LES CONCERTS BAROQUÉBEC

Tous les concerts débutent à 20 h à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours.

MERCREDI 6 JUIN

Œuvres de Rossi.

DIMANCHE 10 JUIN

Œuvres de Vivaldi.

MERCREDI 13 JUIN

Œuvres de Biber, Bach.

VENDREDI 15 JUIN

Œuvres de Mozart, Mondonville, Rameau.

AU MUSÉE DU CHÂTEAU RAMEZAY

DU 27 MAI AU 16 JUIN - Exposition Jascha Heifetz.

2, 3, 9, 10 JUIN à 14 h - Concerts « Les Étoiles de demain ».

2 AU 16 JUIN 2001

(514) 489-6789 et (514) 489-7444

www.festivalmontreal.org



APPEL AUX ARTISTES

Projet de cadeau à l'Australie

Les artistes professionnels canadiens sont invités à présenter une déclaration d'intérêt à concevoir un pavé de pierres. Il s'agira du cadeau officiel qu'offrira le Canada à l'Australie pour commémorer le Centenaire de la Fédération de ce pays. L'artiste choisi dans le cadre d'un processus en trois étapes devra concevoir l'œuvre d'art, en vérifier la fabrication et collaborer à sa construction à Canberra, en Australie. Compte tenu de la diversité de nos sociétés et de la reconnaissance officielle du multiculturalisme dans les deux pays, les artistes canadiens de tous les horizons culturels sont invités à présenter une demande.

Pour obtenir de plus amples renseignements et s'inscrire à la première étape du processus de sélection, les intéressés peuvent télécharger une trousse d'information disponible en ligne à :

<http://www.dfait-maeci.gc.ca/asia/country/australia-1.asp>

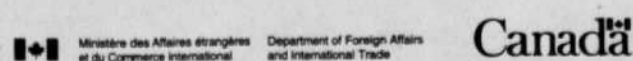
ou communiquer avec

Appel aux artistes : cadeau à l'Australie
Télécopieur : (613) 941-2568

courriel : srmz@dfait-maeci.gc.ca

(veuillez indiquer « cadeau à l'Australie » à la rubrique Objet)

Toutes les demandes doivent comprendre un Formulaire de proposition et de consentement dûment signé, qui se trouve dans la trousse d'information. Les demandes doivent nous parvenir au plus tard le 3 juillet 2001, le cachet postal faisant foi.



L'ÉTÉ 2001 AU DOMAINE Forget

Tous les concerts commencent à 20 h 30

LES AVANT-GOÛTS DU FESTIVAL

Samedi, 9 juin 20\$

« Sacrée Landowska »
Ensemble contemporain de Montréal
Direction : Véronique Lacroix, soliste : Catherine Perrin, claveciniste, animatrice invitée.

Samedi, 16 juin 20\$

« Musiques pour Cuirres »
Les Cuirres du Domaine Forget
Leurs invités : Les chœurs musiciens de Montréal, Direction : Michel Becquet, Roger Bobo, Thierry Caens, Gilbert Patenaude

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

23 JUIN AU 26 AOÛT 2001

CONCERT D'OUVERTURE

Samedi, 23 juin 30\$

Une soirée de concertos de Mozart • Les Violons du Roy
Direction : Bernard Labadie, James Sommerville, cor. Emmanuel Pahud, flûte, Jennifer Swartz, harpe, Elaine Douvas, hautbois, Philippe Cuper, clarinette, Whitney Crockett, basson, Guy Carmichael, cor

Vendredi, 29 juin 25\$

Emmanuel Pahud, flûte
Jennifer Swartz, harpe

LES BRUNCHES-MUSIQUE

TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

17 juin Les chœurs musiciens de Montréal

24 juin «Cool jazz», Daniel Marcoux, contrebasse
Alain Boies, saxophone et France Huot, piano

BILLETTERIE

(418) 452-3535 ou 1-888-336-7438

PRIX SPÉCIAUX :

- Admés 23 \$
- Étudiants entre 13 et 20 ans 30% de rabais
- Enfants de 12 ans et moins gratuits

ABONNEMENT

10 billets de concert au choix de la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore.

Forfaits HÉBERGEMENTS-CONCERT disponibles
Visitez notre site www.domaineforget.com

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Deux opéras «pour enfants» pour adultes

FRANÇOIS TOUSIGNANT

HIGGLETY PIGGLETY POP!

Oliver Knussen: *Higglety Pigglety Pop!*, op. 21, *Where The Wild Things Are*, op. 20, deux opéras fantastiques en un acte sur un livret du compositeur et de Maurice Sendak d'après deux histoires de Maurice Sendak. Avec Cynthia Buchan, Lisa Saffer, Rosemary Hardy, Christopher Gillet, David Wilson-Johnson, Stephen Richardson, Mary King et Quentin Hayes. London Sinfonietta. Dir.: Oliver Knussen. DGG, coll. «20/21», 469 566-2.

Le problème de bien des opéras contemporains est qu'ils sont courts. Hors des circuits spécialisés, on les monte donc rarement, non pas seulement parce que cela demande plus de travail aux interprètes et aux compagnies, qui alors ne peuvent pas compter sur un réservoir de décors, costumes et chanteurs qui connaissent le rôle et exigent donc moins de répétitions, sans parler de la connaissance du répertoire par les musiciens de la fosse (ici encore, l'argument est d'ordre économique: moins de répétitions pour une *Traviata* coûte moins cher qu'une œuvre qu'on joue pour la première fois et qui exige plus de services), mais surtout parce qu'il y a un problème à «remplir» la soirée.

La réponse est alors l'affiche double, le double bill du genre *Cavaleria Rustiana - Paggiacci*. Ici encore, le couplage, en opéra actuel, se fait forcément avec un autre opéra moderne, comme le tandem *Château de Barbe-Bleue - Erwartung*, afin que les requêtes auprès des chanteurs et des musiciens ne soient pas trop antinomiques. Après tout, on ne chante pas Schubert comme Wagner. On comprend alors que si une maison doit produire deux nouveaux opéras courts, les frais se décuplent facilement, et le travail requis pour obtenir la si nécessaire qualité pour que ça passe et rendre justice aux partitions est infiniment plus courageux et exigeant.

Quand on tombe sur un «ticket» comme celui proposé ici, on croit donc rêver: deux courts opéras (le premier fait une heure, le second, quarante minutes), liés par un même type d'esthétique fantastique britannique, sur le mode *Peter Pan et nursery rimes*, et qui jouent sur l'enfance. Pas forcément au sens d'âge, s'adressant plutôt au souvenir de l'enfance, à l'enfant en nous, et décorant les symboles des contes avec une simplicité de façade désarmante.

J'ai lancé le mot «souvenir»: cela s'applique, en musique, à la citation dont use abondamment Knussen dans ces deux œuvres. Pas forcément textuellement, plutôt dans l'état d'esprit. En tête, Ravel, celui de *L'Enfant et les Sortilèges*. Dans ce cas, l'expression «pastiche transcende» conviendrait davantage. *Higglety Pigglety Pop!* est en effet tout empreint de cet art vocal et d'orchestration si cher à Ravel dans les moments les plus virtuoses de son opéra enfantin.

Il y a aussi Moussorgski. C'est très évident au début de *Where The Wild Things Are*, donnant naissance à tout le matériau dont l'œuvre est bâtie. Et encore Stravinski. Celui du *Rossignol*, du *Sacre*, de cette période où ce compositeur s'inspirait de légendes et de contes, à l'instar avoué de Knussen. Sans parler de certains gestes et éléments de vocabulaire puisés dans le répertoire inventé par Boulez.

Pour la construction, un modèle s'impose impérativement: Berg, celui de *Wozzeck* et de *Lulu*. Les formes sont aussi clairement nommées chez Knussen que chez le Viennois: scherzo, arietta, pantomime, reprise, tout cela (bien dénommé) contribuant à une architecture aussi patente que naïve qui affiche sa simplicité, encore une fois, non pas de manière savante mais uniquement pour retrouver la supposée naïveté du propos. Car, comme chez Berg, les formes doivent rester en grande partie «inaudibles», voire inintéressantes pour l'écoute, ne faisant qu'offrir une charpente pour libérer la fantaisie.

A tenter de décrire ce qui peut sembler un fatras, on pourrait croire ces deux opéras soit rebutants, soit régressifs sur le plan de l'esthétique. Il n'en est rien. On hésite entre le refus de l'ostentation «sérieuse» (et la prétendue facilité qui est son corollaire) et le problème que l'écriture théâtrale pose au compositeur qui, trouvant les bonnes solutions, s'abrite sous une certaine tradition pour faire ressortir son originalité. Le parallèle idéal serait le scherzo de la *Sinfonia* de Berio, à cette différence près que les citations de Knussen sont moins littérales que stylistiques.

Pour éviter l'écueil du révisionnisme, Knussen se sert du rêve, du fantastique, là où tout est permis. Si, ailleurs, une plume se noierait dans l'encre du truisme, ici, on se délecte de l'imagination. Le but avoué est de rendre en son les images — et l'imagerie — comme si des reproductions d'images d'Épinal se transposaient en musique. Oui, avec ces deux œuvres, il est juste de parler de musique d'Épinal.

Si l'opéra contemporain vous fait peur, n'hésitez pas à oser l'expérience, ne serait-ce que pour le plaisir de l'histoire musicalement commentée (c'est le premier niveau accrocheur qui va assurément vous séduire avant de vous donner le goût de gratter davantage pour approfondir votre plaisir). On commence par *Higglety Pigglety Pop!*, l'opéra composé en second lieu mais premier à cette affiche. Opéra dans l'opéra: une chienne, Jennie, s'ennuie dans son environnement bourgeois où elle a tout. Par quelques aventures lapidaires (et infiniment symboliques: aucune réplique n'est vaine, et le sens est aussi large que les mots choisis, d'apparence ordinaire), elle se voit propulsée vedette d'une troupe de théâtre et on assiste deux fois de suite au spectacle dont elle est le personnage principal.

C'est littéralement une reprise, mais son effet est aussi comique que critique.

Where The Wild Things Are reprend le thème ravelien du livret de Colette pour *L'Enfant et les Sortilèges*: le méchant garçon vit des aventures bizarres avant de redevenir sage. La musique est ici un peu moins «subtile» que dans l'opéra précédent, en accord avec les monstres plus grossiers de l'histoire. C'est si efficace que cela redevient original (et, quand on regarde dans le livret les photographies de la production, bien des portes s'ouvrent); Knussen ne fait pas de défrichage ici, se contentant de labourer et de récolter de bonnes terres grasses richement ensemencées, nous laissant à l'émerveillement d'une nouvelle moisson.

Tout ça est fait sur un ton très classique. Pas de grandes passions ni de grands airs ou d'envoies, seulement de petits éclats d'imagination, de l'humour britannique vrai, déclamés en un style vocal carrément parlant malgré une utilisation colorature (ironie: colorature sans fiori-

tures!) sur un orchestre qui lance des images, dont les sons provoquent le visuel tant il fait plus que les suggérer. Oui, la musique ici sollicite l'œil (à tout le moins la mémoire visuelle).

Prime: c'est magnifiquement enregistré et la distribution est formidable. La London Sinfonietta montre toute sa richesse et sa souplesse — son amour de cette musique est tangible — et Knussen dirige sa musique avec une superbe plus que convaincante.

On croyait avoir l'habitude de la belle présentation et de la superbe technique de la collection

«20/21»: force est de constater qu'il y a des habitudes qui ne se prennent pas tant on aime toujours les redécouvrir. Pour une fois, j'ose dire que voici des opéras qui ne choquent pas, voire qui sont accessibles, sans insinuer quoi que ce soit de péjoratif ici. Bien au contraire: la pochette montre bien cet opéra dans l'opéra, ce théâtre dans le théâtre. Pour l'objet, ne serait-ce que pour l'objet, on craque. Heureusement, le contenu le mérite bien. Pour une fois que la jonction marketing-contenu est justifiée, applaudissons.



TERRES EN VUES
LAND INSIGHTS

Le festival

Présence autochtone

du 11 au 21 juin à Montréal

Histoires de guerre et de paix

ARTS VISUELS

Des mâts totémiques pour la paix

Un projet de Terres en vues en collaboration avec la Corporation des Fêtes de la Grande Paix de Montréal (1701-2001) et du Jardin botanique de Montréal. Une installation de Virginia Pésémapéo Bordeleau, avec Gilles Dorais, Christine Sioui Wawanoloat, Eliane Kistabish et Jacques Neuwashish.

Du 5 juin au 5 septembre 2001, au Jardin botanique de Montréal, 4101, rue Sherbrooke Est

Domtar

Transitions 2

L'art contemporain des Indiens et des Inuits du Canada. L'émergence d'une esthétique et d'une histoire de l'art résolument autochtones.

Du 11 juin au 7 juillet, Édifice Belgo, Espace 418, 372, rue Sainte-Catherine Ouest

La Grande Paix de Montréal 1701-2001

Maître d'œuvre: Corporation des fêtes de la Grande Paix de Montréal

Partenaire majeur: Québec

Programation complète sur:

www.NativeLynx.qc.ca



Maurice Sendak et Oliver Knussen.

SOURCE DG